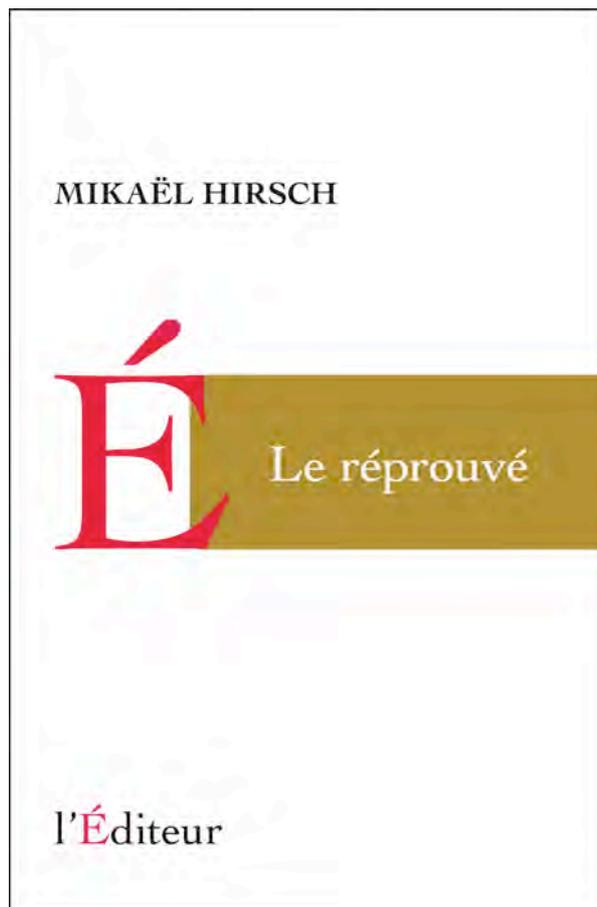


l'Éditeur

DOSSIER DE PRESSE

Le réprouvé

Michaël Hirsch



Le pistonné

Un premier roman exceptionnel, sur les coulisses de la NRF dans les années 1950.



Grâce à la moto que lui a payée son père sur ses propres deniers (jamais Gaston n'aurait investi là-dedans), Gérard Cohen est courrier chez Gallimard. Avant, il y était archiviste, mais il a pris du galon, et puis, à 24 ans, on préfère être au contact de la réalité,

surtout quand elle est à la fois si décalée par rapport au monde réel et si prestigieuse. « *J'étais le Hermès d'un microcosme olympien* », résume-t-il joliment et non sans infatuation, en narrateur de ses propres aventures. Et de raconter ses visites chez Léautaud, dans sa bicoque de Fontenay, mais aussi les obsèques de Colette, ou encore le mythique appartement de Paulhan, rue des Arènes, où il était hébergé avec sa famille. Précisons que Gérard, pour décrocher son job, a été sacrément pistonné, puisque son père Daniel n'est autre que le directeur commercial des illustres éditions !

Le roman s'ouvre le 7 décembre 1954. La maison de la rue Sébastien-Bottin est sur le point de décrocher encore une fois le Goncourt, contre Grasset, son éternelle rivale de la rue des Saints-Pères. Mais l'heureux élu sera-t-il Louis-Ferdinand Céline,



Mikaël Hirsch

DIX/ÉDITEUR

rentré en France – mais pas encore en grâce – en 1951, pour le faible *Normance* ? L'existentialiste Simone de Beauvoir et ses *Mandarins* fournirent une cliente bien plus politiquement correcte et dans l'air du temps.

Céline, lui, s'en fout ou fait semblant. Quand ce petit futé de Gérard, qui s'est bien gardé de lui révéler son nom et ses origines, se pointe chez lui, il le reçoit fort aimablement, lui distille, depuis son « *purgatoire* », quelques confidences vachardes, et ne s'intéresse qu'à une seule chose : parmi tout le fatras de courrier qu'on lui apporte, y aurait-il un chèque signé par Gaston ? Entre le jeune Juif qui a échappé au pire mais quand même vécu la guerre, et le vieux collabo, une étrange amitié s'ins-

taure, une espèce de tendresse. Sinon, le reste du temps, Gérard fend la bise sur son engin, sillonne Paris à toute blinde, avec quelques escales sympathiques : le Saint-Benoît, où officie son pote Pierre, un fan de jazz qui, en bon fils de coco, ne rêve que d'une chose : partir vivre aux États-Unis ; ou encore le quartier des Halles, ses bistrotts et ses pierreuses, chez qui le jeunot s'est fait déniaiser. Mais, par-dessus tout, Gérard rêve de devenir écrivain, et parce qu'il est honnête, n'ose pas : avec la position dont il jouit chez Gallimard, il serait certainement publié, mais pas pour de vraies raisons. Lui veut faire ses preuves, et c'est pour ça qu'à la fin, il démissionne...

Ce *Réprouvé* est un premier roman exceptionnel, drôle, original, extrêmement bien écrit, qui passionnera, entre autres, les amateurs de l'histoire littéraire du siècle dernier. Il faut dire que l'auteur a puisé ses informations directement à la source. Mikaël est en effet le petit-fils de Louis-Daniel Hirsch qui fut directeur commercial chez Gallimard, et l'histoire de Gérard Cohen, c'est celle de son père, mais transfigurée par la magie de la littérature. J.-C. P.

Mikaël Hirsch

Le réprouvé

L'ÉDITEUR

TIRAGE : 2 500 EX

PRIX : 17 EUROS - 224 P.

ISBN : 978-2-362-01008-8

SORTIE : 3 SEPTEMBRE

Visite à Céline

La passion pour le Goncourt ne date évidemment pas d'hier. Voyez le 6 décembre 1954 : c'est l'ébullition chez Gallimard en ce jour de remise du prix, promis aux *Mandarins* de Simone de Beauvoir. De Paulhan à Breton, on savoure déjà cette nouvelle victoire contre l'ennemi

Grasset, et on attend le retour de la récompense suprême à la maison mère « comme l'Alsace à la France ». Mais tout le monde ne partage pas cette ferveur : Gérard Cohen, fils du directeur commercial et coursier à tout faire, redoute quant à lui ce jour où il doit remettre son courrier au docteur Destouches. Pour le jeune homme, juif par son père, il n'y a guère pire calvaire que de visiter l'auteur du *Voyage au bout de la nuit*, ermite grincheux et antisémite convaincu, un « animal de plus parmi les animaux ». Sur la route de la ménagerie de Meudon, il va alors multiplier les détours au guidon de sa Terrot ETM, causer jazz avec un ami amateur de Charlie Mingus, s'encanailler auprès d'une prostituée « existentialiste », et se remémorer son enfance clandestine dans le Lot, durant la guerre. Jusqu'au moment où il faudra bien pousser jusqu'à « Célinegrad » et surmonter sa répulsion...

Lui-même petit-fils d'un fondateur de la NRF, Mikaël Hirsch offre avec *Le réprouvé* un saisissant tableau du milieu littéraire des années 1950, en ce temps où la place de Furstemberg était encore le « nombril du monde ». Saupoudré de références délicieusement désuètes, ce voyage dans l'Histoire et le souvenir se teinte au fil des pages d'une grâce inattendue. Car au-delà du chromo d'époque, Hirsch réussit surtout un beau roman d'apprentissage, mêlant avec finesse entrée dans la vie d'homme, éveil à la littérature et découverte de la judéité. Faites passer.

Julien Bisson



★★★ **Le réprouvé**
par **Mikaël Hirsch**, 192 p.,
L'Éditeur, 14 €

Pierre Bayard :
des ouvrages à ne
pas prendre
au pied de la lettre !

psychanalyse que le contraire, à mon avis. Ce qui est intéressant avec les écrivains, par rapport aux théoriciens de sciences humaines, c'est qu'ils proposent des modèles ouverts, pas des concepts. Des modèles qu'il faut réaménager, dont il faut s'inspirer comme le faisait Freud. Ces modèles sont incarnés par des personnages, par des intrigues et par des expériences subjectives. »

Sans forfanterie, ni vanité, Pierre Bayard a le sentiment d'avoir inventé un style de livre unique en son genre. « Dans *Et si les œuvres changeaient d'auteur ?*, peu de gens voient l'évolution de mon propos entre des énoncés très sérieux et un propos complètement délirant. J'aime bien que mon texte soit instable, qu'il pose des questions plus qu'il n'apporte de réponses. Les gens ne savent pas où me situer. » Et il s'en réjouit, le chevalier Bayard. « L'humour est au cœur de ce que je fais. » Un humour qui a davantage conquis le public d'outre-Atlantique, où *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* a fait un carton, alors que nos voisins britanniques

l'ont pris au premier degré et lui ont fait un procès en règle sur l'air de : qui est ce monsieur qui dissuade nos enfants de lire des livres ? « Je croyais avoir un humour anglais, en fait j'ai un humour juif new-yorkais ! »

On n'en reste pas moins surpris quand ce cinéophile et grand amateur d'opéra confie qu'il travaille, depuis longtemps, sur les génocides : « Lors de la guerre en Bosnie, j'ai rejoint les intellectuels engagés contre la politique française proserbe et j'ai œuvré au jumelage de l'université de Sarajevo avec celle de Paris-VIII. » Pierre Bayard codirigera d'ailleurs toute une série de manifestations en décembre autour du génocide cambodgien. De là à écrire sur un tel sujet, où l'humour n'a plus sa place, difficile de sauter le pas. En dehors de la littérature, il en reste, des frontières infranchissables...

Delphine Peras

★★★ **Et si les œuvres changeaient d'auteur ?** par **Pierre Bayard**, 158 p., Minuit, 15 €



Edition Abonnés - Loisirs et spectacles**Livres****Quatre pépites oubliées**

Les grosses machines leur font de l'ombre et les prix les ignoreront sans doute. Dans l'avalanche de la rentrée, voici pourtant quatre romans dignes d'être remarqués.

« France 80 » : vintage

Il y a les Tenaille, les Berthelot, la fille Perrocheau. Il y a Patrick Cheneau, représentant de commerce en décodeurs Canal +, dragueur invétéré, plutôt fier de sa belle gueule. Il y a les Démons de Minuit, le groupe Image, Peter et Sloane, le Trivial Pursuit, les magnétoscopes Radiola encore hors de prix pour les petits salaires... Véritable nouvelle voix dans la littérature, Gaëlle Bantegnie observe la France des années 1980 au prisme d'une commune de Loire-Atlantique. On songe à Georges Perec, en plus souple, en plus batifolant. Une chose est sûre : cet inventaire du détail qui court sous les phrases permet à la romancière de s'approcher au plus juste de la peau et de l'âme de ses personnages. « France 80 », de Gaëlle Bantegnie, Ed. l'Arbalète Gallimard, 220 pages, 17 €.

« Le Retour de Jim Lamar » : foisonnant

Lorsqu'il rentre au bercail, dans le Missouri, après avoir réchappé de la guerre du Viêt Nam, Jim Lamar est comme un étranger

en son pays. Ses parents sont morts et la ferme familiale est un nid dévasté convoité par le voisinage. C'est à un tout autre combat que Jim doit se livrer. Seul un enfant, Billy, trouve en cet aîné tombé du ciel le confident qu'il n'attendait plus. Et vice versa. Eclosent alors plusieurs récits dans cette histoire tandis qu'au fil des pages et d'une écriture efficace, le lecteur ne peut s'empêcher de rêver à quelques grands anciens. On n'est jamais très loin, ici, de Steinbeck par exemple... « Le Retour de Jim Lamar », de Lionel Salaün, Ed. Liana Levi, 232 pages, 17 €.

« Le Réprouvé » : premier prix

En cette saison des prix, voici incontestablement le roman qui en mériterait un. Pas seulement parce qu'il se déroule le jour de la remise du Goncourt, en 1954, à Simone de Beauvoir! Le jeune héros, Gérard Cohen, coursier chez Gallimard, doit se rendre à Meudon en moto chez Céline, lui apporter son courrier. Mais il va faire le chemin buissonnier, plonger dans le ventre de Paris, rendre visite à une prostituée... Cette virée initiatique accomplie, voilà ce « demi-juif » franchissant enfin le portail de l'écrivain maudit... Premier livre de Mikaël

Hirsch, ce récit qui se double d'un portrait du Paris d'après-guerre est une merveille. « Le Réprouvé », de Mikaël Hirsch, Ed. l'Editeur, 185 pages, 14 €.

« Folie furieuse » : sentimental

Jérôme Attal appartient à cette catégorie d'écrivains qui ne tiennent pas en place. A peine ont-ils emmené leur lecteur sur une piste qu'ils lui proposent, de jouer à saute-mouton et, comme au jeu de l'oie, d'avancer ou de reculer de plusieurs cases. Après « Pagaille monstre », construit sur le même principe, ce parolier de Johnny ou de Florent Pagny nous propose un roman sentimental spécial filles. Il s'agit d'aider l'héroïne, maman d'un petit Victor, à retrouver le chevalier servant idéal. « Folie furieuse », de Jérôme Attal, Stéphane Million Editeur, 322 pages, 18 €.

PIERRE VAVASSEUR

LE COUP DE CŒUR
DE JÉRÔME GARCIN

Chez Céline



Il a 24 ans et il est dans de beaux draps. Gérard Cohen se rend en effet chez Céline, à Meudon, pour porter son courrier à celui qui, avant-guerre, écrivait que

« les juifs sont, racialement, des monstres ». Gérard Cohen, dont la mère était résistante et qui rêve d'être écrivain, est le coursier de la NRF. Il n'est pas pressé. La maison Gallimard a d'autres chats à caresser : on est le 7 décembre 1954, jour de l'attribution du prix Goncourt (lequel *« revient à Gallimard comme l'Alsace à la France »*) aux « Mandarins », de Simone de Beauvoir. Le jeune Hermès en profite, fait à moto un détour par les Halles et va aux putes. C'est un rituel qui l'apaise et auquel il sacrifie chaque fois qu'il va retrouver, dans sa maison où Lucette donne des cours de danse, le Dr Destouches : *« Tout chez lui est marronnasse.*

Improbable degaine de trafic quant d'ivoire. » L'écrivain maudit l'accueille à bras ouverts mais ne décolère pas lorsqu'il comprend que, dans les lettres, il n'y a pas de chèque de Gallimard, ce *« maquereau »*. Suit un dialogue teinté de thé sale et de tendresse bourrue entre l'ermite colérique et son jeune visiteur. Mikael Hirsch connaît bien la NRF : son grand-père, Louis-Daniel, en fut l'un des fondateurs. Il y a dans ce roman, où l'on croise aussi Paulhan, Léautaud et Breton, une fièvre, une tension, des audaces et surtout un style qui forcent l'admiration.

« Le Réprouvé », par Mikael Hirsch, L'Éditeur, 186 p., 14 euros.

**LE COUP DE CŒUR**
DE NICOLAS UNGEMUTH**Cœur à crédit**

Personne n'a lu pareil roman depuis des lustres. Une journée, entrelardée de flash-backs discrets (c'est un

luxe aujourd'hui), dans la vie d'un jeune homme, le 6 décembre 1954. Ce jour-là, Simone de Beauvoir s'apprête à recevoir le Goncourt pour ses *Mandarins*. La littérature mue. Gérard Cohen, coursier à la NRF de la prestigieuse maison Gallimard, s'apprête à déposer son courrier chez Louis-Ferdinand Céline, désormais ermite à Meudon. Lorsqu'il ne le visite pas, il se cogne Léautaud dans sa banlieue et d'autres atrabillaires semi-oubliés. Cohen, demi-juif qui a vécu adolescent la clandestinité pendant la guerre, est désormais l'émissaire des anciennes gloires misanthropiques. Le soir et le matin, il écoute du be-bop, l'après-midi, il est grouillot dans la maison de son père, ami de Marcel Aymé, bras droit de Gaston Gallimard (l'auteur est lui-même le petit-fils de l'un des fondateurs de la NRF). Il roule en moto Terrot, pratique le sexe tarifé, vit très mal d'avoir survécu à ce que l'on n'appelle pas encore la Shoah, et est fasciné par le vieux Destouches... S'emparer d'un mythe littéraire aussi pesant est périlleux, même si l'entrevue avec l'auteur de *Bagatelles...* ne dure que quelques pages. Hirsch, 37 ans, y arrive miraculeusement. Dans un style anti-mode d'une justesse supersonique, il restitue le Paris des années 50 comme personne, lance des fusées dans les cœurs, et, durant un finale parfait, explique pourquoi il ne faut jamais entrer en littérature lorsqu'on est écrasé par ses poids lourds. Merci.

● *Le Réprouvé* de Mikaël Hirsch, L'Éditeur, 185 p., 14 €.

02/10/2010 21:42:00

Deuxième sélection du Prix Femina

PARIS, 2 oct 2010 (AFP) - Le jury du Prix Femina a publié samedi soir sa deuxième sélection en vue de cette récompense qui sera décernée le 2 novembre.

Romans français:

- Claude Arnaud pour "Qu'as-tu fait de tes frères ?" (Grasset)
- Philippe Forrest pour "Le siècle des nuages" (Gallimard)
- Mikaël Hirsch pour "Le réprouvé" (L'Editeur)
- Fabienne Jacob pour "Corps" (Buchet Chastel)
- Patrick Lapeyre pour "La vie est brève et le désir sans fin" (P.O.L)
- Olivia Rosenthal pour "Que font les rennes après Noël" (Verticales)
- Violaine Schwartz pour "La tête en arrière" (P.O.L)
- Antoine Volodine pour "Ecrivains" (Seuil)

Romans étrangers:

- Alberto Barrera Tyszka pour "La maladie" (Gallimard) - Venezuela
- Henrik B. Nilsson pour "Le faux ami" (Grasset) - Suède
- Edna O'Brien pour "Crépuscule irlandais" (Sabine Wespieser) - Irlande
- Sofi Oksanen pour "Purge" (Stock) - Finlande
- Kate O'Riordan pour "Un autre amour" (Joëlle Losfeld) - Irlande
- Amanda Smyth pour "Black Rock" (Phébus) - Etats-Unis
- Gonçalo M. Tavares pour "Apprendre à prier à l'ère de la technique" (Viviane Hamy) - Portugal

Essais:

- Mohamed Aïssaoui pour "L'affaire de l'esclave Furcy" (Gallimard)
- Florence Aubenas pour "Le Quai de Ouistreham" (L'Olivier)
- Raphaëlle Bacqué pour "Le dernier mort de Mitterrand" (Grasset)
- Evelyne Bloch-Dano pour "Le dernier amour de George Sand" (Grasset)
- René de Ceccatty pour "Alberto Moravia" (Flammarion)
- Annie Cohen-Solal pour "Leo Castelli" (Gallimard)
- Charles Dantzig pour "Pourquoi lire" (Grasset)
- François-Georges Dreyfus pour "1917, l'Année des occasions perdues" (Faliois)
- Pierre-Olivier Sur pour "Dans les yeux du bourreau" (Lattés)
- Alain Veinstein pour "Radio sauvage" (Seuil)
- Jean-Didier Vincent pour "Elysée Reclus" (Fayard)
- Michel Winock pour "Madame de Staël" (Fayard)

La dernière sélection sera annoncée le 20 octobre.

cha/bw



Romans français : valeurs sûres et production à la hausse

Houellebecq, Despentès, Gaudé, Claudel, Fleischer, Dugain, Mabanckou et Echenoz font partie des têtes d'affiche de la rentrée littéraire française



JOCHEN GERNER

Roman d'amour, historique, récit intimiste, thriller social ou saga familiale. Difficile de ne pas trouver lecture à son goût dans les romans ou nouvelles français publiés en cette rentrée placée sous le signe de la profusion.

Après trois années de lente décrue, la production repart en effet à la hausse avec 701 nouveaux titres proposés entre le 12 août et le 29 octobre, contre 659 en 2009 (source *Livres Hebdo*). Plus que jamais, la part belle est faite à la littérature française avec 497 nouveaux titres (13,4% d'augmentation par rapport à 2009). Malgré cette avalanche de titres qui pourrait laisser croire que les éditeurs font feu de tout bois, ils jouent en priorité sur des valeurs sûres.

Parmi les têtes d'affiche, on trouve **Michel Houellebecq** – un des événements de cette rentrée avec *La Carte et le territoire* (Flammariion) –, **Virginie Despentes** et son détonnant *Apocalypse Bebe* (Grasset). **Laurent Gaudé** avec *Ouragan* (Actes Sud). **Philippe Claudel**, dont *L'Enquête* (Stock) nous conduit au cœur d'une entreprise confrontée à des suicides, **Alain Fleischer**, qui revisite le passé sombre de l'Europe dans *Imitation* (Actes Sud) comme le fait aussi **Marc Dugain** avec *L'Insomnie des étoiles* (Gallimard). **Alain Mabanckou** romance son enfance au Congo dans *Demain j'aurai vingt ans* (Gallimard) et **Jean Echenoz** la vie de Nikola Tesla, pionnier du courant alternatif, dans *Des éclairs* (Minuit), tandis que, chacun à sa manière, **Chantal Thomas** et **Claudie Gallay** nous parlent d'amour dans *Le Testament d'Olympe* (Seuil), un roman qui a pour cadre le règne de Louis XV, et dans *L'amour est une île* (Actes Sud), qui prend pour décor le Festival d'Avignon.

Plus proches dans le temps, **Ali-**

ce Ferney traite de devoir et d'intégrité dans *Passe sous silence* (Actes Sud) et **Olivier Adam** de suicide dans *Le Cœur régulier* (L'Olivier), qui nous entraîne au Japon. Une des destinations de choix de cette rentrée puisque **Eric Faye**, avec *Nagasaki* (Stock), et **Michael Ferrier** dans *Sympathie pour le fantôme* (Gallimard) emmènent également leurs lecteurs dans l'archipel nippon. Alors que **Jean-Marie Blas de Robles** s'en va au Tibet dans *La Montagne de minuit* (Zulma), **Elie Wiesel** à New York (*Otage*, Grasset). **Robert Solé** en Égypte (*Une soirée au Caire*, Seuil) et **Maryse Condé** en Haïti (*En attendant la montée des eaux*, JC Lattes), **Philippe Forest** nous transporte dans l'histoire du XX^e siècle et de l'aviation (*Le Siècle des nuages*, Gallimard).

Autres auteurs attendus **Antoine Volodine** qui publie sous son nom *Ecrivains* (Seuil), sous celui de Lutz Bassmann *Les aigles puent* (Verdier) et sous celui de Manuela Draeger *Onze rêves de suie* (L'Olivier). **Vassilis Alexakis** (*Le Premier Mot*, Stock), **Michel Quint** (*Avec des mains cruelles*, Joëlle Losfeld), **Agnes Desarthe** (*Dans la nuit brune*, L'Olivier), **Linda Lê** (*Cronos*, Christian Bourgois), **Jean d'Ormesson** (*C'est une chose étrange à la fin que le monde*, Robert Laffont), **Saphia Azzeddine** (*La Mecque Phuket*, Leo Scheer). **François Vallejo** (*Les Sœurs Breilan*, Viviane Hamy). Et bien sûr **Amélie Nothomb** qui, avec *Une forme de vie* (Albin Michel), évoque son rapport à ses lecteurs et à l'écriture.

Roman social et monde de l'entreprise

Si nombre de ces livres échappent à une thématique précise, d'autres s'inscrivent dans une veine sociale qui est l'une des tendances lourdes de cette rentrée. Inspi-

res par une crise économique qui perdure, certains auteurs décrivent le monde de l'entreprise sous ses facettes les plus sombres. Il peut s'agir de rachat et de restructuration comme chez **Nathalie Kuperman** (*Nous étions des êtres vivants*, Gallimard), de mise au placard dans *Le Front russe*, premier roman de **Jean-Claude Lalumière** (*Le Dilettante*) ou, pire, de suicides comme chez **Thierry Beinstingel** (*Retour aux mots sauvages*, Fayard) et **Philippe Claudel**. Hors de l'entreprise, notons que le suicide est aussi au cœur de *L'Orfe lin*, d'**Alexandre Lacroix** (Flammarion), et de *Suicide Girls*, d'**Aymeric Patricot** (Leo Scheer).

Au-delà du monde du travail que peint à sa manière **Maylis de Kerangal** (*Naissance d'un pont*, Verticales) et du milieu financier (*Journal intime d'une prédatrice*, de **Philippe Vasset**, Fayard), d'autres thèmes d'actualité ont inspiré les écrivains. Notons le mariage forcé (*La Grande Fête*, de **Karin Albou**, Jacqueline Chambon), l'immigration et la polygamie (*Celles qui attendent*, de **Fatou Diome**, Flammarion) ou la précarité (*Libre, seule et assoupi*, de **Romain Monneray**, Au Diable Vauvert).

A un sujet précis, d'autres préfèrent le tableau d'époque en jouant du conte comme l'a fait **Salim Bachi** (*Amours et aventures de Sindbad le marin*, Gallimard) ou de l'an-

ticipation comme **Blandine Le Callet** (*La Ballade de Lila K*, Stock) et **Fanny Chiarello** (*L'éternité n'est pas si longue*, L'Olivier).

Retour de mémoire

Les grands traumatismes du XX^e siècle – à commencer par la deuxième guerre mondiale – continuent de hanter les romanciers. Jamais sans doute rentrée n'a connu autant de récits de guerre, qu'il s'agisse de 1914-1918 (*Bifteck*, de **Martin Provost**, Phebus) ou de la guerre d'Espagne et du second conflit mondial (*Antoine et Isabelle*, de **Vincent Borel**, Sabine Wespieser). Toujours autour de la deuxième guerre mondiale, on pourra lire *Des gifles au vinaigre*, de **Tony Carcano** (Albin Michel), ou deux premiers romans *Sols*, de **Laurent Cohen** (Actes Sud), et *Le Wagon*, d'**Arnaud Rykner** (Rouergue). Plus près de nous, ces retours de mémoires peuvent prendre la forme d'une vengeance, comme dans *Le Troisième jour* de **Chochana Boukhobza** (Denoel) ou *Zimmer* d'**Olivier Benyahya** (Alba).

Tres présentes à l'automne 2009, l'Algérie et la guerre d'indépendance sont au cœur des livres de **Jérôme Ferrari** (*Où j'ai laissé mon âme*, Actes Sud), de **Rachid Bouchareb** et **Olivier Lorelle** (*Hors la loi*, Perrin) ou de **Bernard du Boucheron** (*Salaam la France*, Gallimard).

Qu'elle soit ancienne ou très contemporaine comme dans *L'Envers du monde*, de **Thomas B Reverdy** (Seuil) sur l'après-11 septembre, l'Histoire reste un puissant creuset romanesque. Les écrivains peuvent en tirer des portraits romanesques, comme *L'Échiquier de la reine*, de **Yann Kerlau** (Plon), sur Christine de Suede, *La Princesse de Montpensier*, de **Bertrand Tavernier** (Flammarion),

titre provisoire) et *Le Ministère des ombres*, de **Pierre Lepère** (La Différence) sur Nicolas Fouquet. Ou encore des tableaux d'époque et de générations, comme l'ont fait **Claude Arnaud** avec les années 1960-1970 (*Qu'as-tu fait de tes frères?*, Grasset), **Gaëlle Bantegnie** avec les années 1980 dans *France 80* (Gallimard) et **William Réjault** les années 1990 (*Tous ces jours sans toi*, Plon)

D'art et de création

L'art et son histoire offrent aussi matière à fiction. Parmi elles, citons *Parle leur de batailles, de rois et d'éléphants*, de **Mathias Enard** (Actes Sud) sur Michel Ange, *Un coin de table*, de **Claude Chevreuil** (De Fallois) sur Henri Fantin Latour. Et sur la musique, *Mamita*, de **Michel del Castillo** (Fayard). Côté cinéma, signalons *Les Sentiments*, d'**Agnes Michaux** (Flammarion) sur Marilyn Monroe, dont Le Seuil publiera, en octobre, les écrits intimes. Ou encore *On ne peut plus dormir tranquille quand on a une fois ouvert les yeux*, de **Robert Bober** (POL), qui évoque François Truffaut, et *Harold*, de **Louis-Stéphane Ulysse** (Le Serpent à plumes), autour de Hitchcock.

Dans le domaine littéraire, outre *Le Réprouvé* de **Mikael Hirsh** (L'Éditeur) sur Céline, plusieurs titres portent sur la création dont *Double oubli de l'orang outang*, d'**Helène Cixous** (Gallée), *Consolation*, de **Mireille Calle-Gruber** (La Différence), *Un mage en été*, d'**Olivier Cadiot** (POL). Enfin, le théâtre n'est pas oublié grâce à **Celia Levi** (*Interrittences*, Tristram) et **Florence Giorgetti** (*Do you love me?*, Sabine Wespieser, octobre).

Famille, quand tu nous tiens...

Des relations parents-enfants à la quête du père ou de la mère en passant par les récits d'enfance, la famille reste un sujet incontournable pour nombre de primo romanciers tels **Virginia Bart** (*L'homme*

qui m'a donné la vie, Buchet Chastel), **Julie Douard** (*Après l'enfance*, POL), **Antonia Kerr** (*Des fleurs pour Zoé*, Gallimard), **Anne Berest** (*La Fille de son père*, Seuil) ou **Balthasar Thomass** (*Le Cercle des cendres*, Philippe Rey). Mais aussi pour de jeunes auteurs tels **Jean-Baptiste Del Amo** (*Le Sel*, Gallimard) ou **Cécile Coulon** (*Méfiez-vous des enfants sages*, Viviane Hamy). Et des romanciers confirmés comme **Jean-Baptiste Harang** (*Nos cœurs vaillants*, Grasset), **Claude-Louis-Combet** (*Le Livre du fils*, Corti) ou **Jean-Michel Maulpoix** (*Journal d'un enfant sage*, Mercure de France).

D'amour et de désir

Que serait une rentrée sans romans d'amour? Du chasseur amoureux version *Ego Tango*, de **Caroline de Mulder** (Champ Vallon) ou *Bibi* de **Victor-Lévy Beaulieu** (Grasset, premier roman), aux affres des amours adultères (*Plage* de **Marie Sizun**, Arléa) et à la séparation (*La Seule*, de **Maud Basan**, Denoel), en passant par la question du désir (*La vie est brève et le désir sans fin*, de **Patrick Lapeyre**, POL), l'éventail est large. Les amateurs de textes plus sulfureux pourront faire leur miel de *Nora*, de **Robert Alexis** (Corti), *Odeur de saint tété*, de **Jacques Abeille** (Atelier n°8) ou *Avec Bastien*, de **Mathieu Riboulet** (Verdier).

Le corps peut cependant prendre des tournures plus cruelles comme l'illustrent *Vivement l'avenir*, de **Marie-Sabine Roger** (Rouergue), sur le handicap, *Espèces*, de **Ying Chen** (Seuil) ou *Corps*, de **Fabienne Jacob** (Buchet Chastel), qui porte un regard particulièrement féroce sur le marché bien contemporain de la beauté. ❧

Christine Rousseau

ADAPTATIONS

France 2 puise dans la fiction

C'est dans la fiction souvent adaptée d'œuvres littéraires que France 2 innove cette année. L'événement sera la mini-série de Nina Companeez qui s'attaque à la *Recherche du temps perdu* de Proust... en deux films de 110 minutes. *Une vie française*, prix Femina de Jean-Paul Dubois, *La bonté des femmes*, de Marc Dugain, d'après une nouvelle extraite de son livre *En bas les nuages*, ainsi que *Fracture*, sur un scénario d'Emmanuel Carrère d'après *Ils sont votre épouvante et vous êtes leur crainte* de Thierry Jonquet, deviennent des films de 90 minutes. Quant aux feuilletons, ils nous plongeront dans l'univers de Patrice Pellerin avec *L'épervier* (Dupuis, 6 x 52 min) et de Gérard Mordillat avec *Les vivants et les morts* (Calmann-Lévy, 8 x 52 min). La série des « Vargas » se prolonge aussi avec l'adaptation d'*Un lieu incertain*, toujours avec Jean-Hugues Anglade. Deux épisodes des séries « Les petits meurtres d'Agatha Christie » et « Nicolas Le Floch » sont annoncés. France 2 diffusera aussi *Les amants naufragés*, d'après *Les naufragés de Boileau-Narcejac*, et deux unitaires – *Héloïse* et *Le romancier Martin* –, tirés des œuvres fantastiques de Marcel Aymé. Enfin, France 2 poursuit sa collection « Au siècle de Maupassant » avec l'adaptation d'œuvres de Georges Feydeau, Alphonse Allais ou Anatole France. Dans sa case documentaire, France 2 proposera également *Gary/Ajar, le roman du double*, par Philippe Kohly. M.-C.L.

FRANCE 3

Avec la famille Velle/Hébrard

Proche du téléspectateur et de son quotidien, France 3 adapte plus de scénarios originaux que France 2. Néanmoins, est attendu le 26 septembre *Mademoiselle Drot*, d'après le roman d'Hélène Millerand *Vieille France* (Stock), tandis que toute la famille Velle/Hébrard s'est une nouvelle fois mobilisée pour toucher un maximum de téléspectateurs avec *Les châtaigniers du désert*, d'après le roman éponyme de Frédérique Hébrard adapté en 2 films de 90 minutes. Côté jeunesse, France 3 diffusera à Noël en avant-première dans un épisode de 52 minutes le dessin animé tiré du *Petit Prince*.

PARIS PREMIÈRE

Naulleau balance

Eric Naulleau arrive samedi 25 septembre à 18 h 30 en clair sur Paris Première pour reprendre la direction de « Ça balance à Paris », le magazine culturel d'opinion qui entame sa 6^e saison. Vous succédez à Pierre Lescure, lui-même successeur de Ruquier, à l'animation de « Ça balance à Paris ». Qu'est ce qui va changer ?

Désormais, c'est moi le chef d'une émission où j'ai débuté il y a cinq ans comme chroniqueur. En accord avec la chaîne, je serai un peu plus interventionniste que mes prédécesseurs, avec un petit édito sur l'actualité culturelle qui m'aura interpellé au cours de la semaine. Je ferai aussi une mini-revue de presse à partir de trois critiques vachardes ou admiratives, qu'on intitulera « La balance de bronze », « La balance d'argent » et « La balance d'or ». Enfin je donnerai plus mon avis et pousserai davantage les chroniqueurs dans leurs retranchements. Je souhaite qu'ils s'expriment en toute honnêteté et subjectivité, qu'ils fassent une critique vraiment libérée.

Qui sont vos chroniqueurs ?

Les piliers restent – Thierry Bizot, Thierry Chèze, Thomas Hervé, Elisabeth Quin, Philippe Tesson – mais j'ai rappelé d'anciens chroniqueurs de l'émission, Mazarine Pingeot, Jean-François Kervéan et Arnaud Viviant, ainsi que des transfuges de TPS, Patrick Fabre et Thomas Schlessler.

Vous avez écrit plusieurs ouvrages, peu flatteurs, sur la critique littéraire. Comment la trouvez-vous aujourd'hui ?

Le consensus gagne du terrain. En ce moment, il y a beaucoup de critiques littéraires avec un frein à main. La différence entre mes lectures et ce que je lis à leur propos dans la presse me laisse pantois, et je suis assez frappé par la différence entre ce que les critiques écrivent et ce qu'ils disent en off. Il y a une offre culturelle phénoménale, c'est le devoir d'un critique de servir de guide.

Quels livres recommandez-vous ou déconseillez-vous ?

J'ai beaucoup aimé *Les assoiffés* de Bernard Quiriny (Seuil) qui pourrait faire l'objet d'un tour de table ou de l'invité mystère, ainsi que deux petits textes, *Le réprouvé* de Mikaël Hirsch publié par L'Éditeur, un livre très attachant, ainsi que *Plan social* de François Marchand au Cherche Midi, plein de cynisme et d'humour noir. En revanche, le dernier Houellebecq relève de l'escroquerie littéraire, il y a un peu du foutage de gueule, j'en ferai peut-être un billet d'humour ou un débat, à définir.

Vous êtes toujours chroniqueur chez Laurent Ruquier sur France 2 et RTL. Mais qu'en est-il de votre activité d'éditeur à L'Esprit des péninsules ?

Avec mon associé Jean-Claude Gawsewitch, on va relancer fortement notre production avec notamment en janvier *Le combat culturel* de Pierre Jourde. C'est aussi sanglant que son désormais culte *La littérature sans estomac*. Je suis emballé par ce recueil. Mais je continuerai à avoir toujours un pied dans le pamphlet et un autre dans la littérature des pays de l'Est, que j'édite depuis 1993. Je reste ravi de découvrir de nouveaux textes de ces pays-là.

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE-CHRISTINE IMBAULT



FRANCE 2

ARTE

Sur les traces de Tintin

En association avec M. gère l'œuvre d'Hergé, ses téléspectateurs « S de Tintin » du 20 au 2 à 19 h 55, pour cinq fil 43 minutes réalisés pa Temmerman sur les cl empruntés par le jeun dans cinq de ses album du pharaon, *Le Lotus b aux pinces d'or*, *Le temy Tintin au Tibet*, avec c dessins d'Hergé en inc

ENQUÊTE

Dans les sous France Télévisi

Dans un document à p 29 septembre chez Fla France Télévisions, off t *Histoires secrètes d'une sous influences*, le jour Endeweld s'attache à ment l'Etat actionnaire n'a cessé d'affaiblir le groupe public au profit du privé. Des contrats farineux des animateurs producteurs aux amitiés politiques et renvois d'ascenseur, de nombreuses anecdotes comptabilités et docur tent un éclairage sur F Télévisions, aujourd'hu Rémy Pflimlin, mais de selon l'auteur, ne se se loin des années ORTF. enquête tant à l'extérie les soutes de ce navire

SORTIES CINÉMA

LE 15 SEPTEMBRE > Deux présentés en compétition de Venise sortent dans françaises mercredi 15 s'agit de deux adaptati par Julian Schnabel (*L et le papillon*), est la tr l'histoire écrite par Ru roman est paru en avri Oh ! éditions. *The Town* par Ben Affleck (*Gone est tiré de Prince of Thi des voleurs*) de Chuck J encore traduit en fran

sur **LIVRES**
Les livres dans l

CANARDAGES

Lettres ou pas Lettres

Oh le beau jour!

Avec "Le **réprouvé**" (L'Editeur), Mikaël Hirsch donne un roman en miroir, qui approfondit la légende de Céline: Paris littéraire tenu!

LA visite au grand écrivain d'un jeune homme transi, qu'elle soit rapportée dans des Mémoires, un Journal ou une Correspondance, est une figure obligée, en marge de la littérature. Elle se trouve plus rarement au centre d'un roman, surtout entre un auteur bien réel mais disparu et un personnage de fiction...

Par un beau jour de décembre 1954, le jeune héros, Gérard Cohen, garçon de course chez Gallimard, doit porter à Louis-Ferdinand Céline son courrier. Il est le coursier de Gaston Gallimard, autrement dit le « *messenger des dieux* » chez les auteurs, par exemple chez Léautaud, qui donne lieu à une description saisissante! Fils du directeur commercial des éditions Gallimard, Gérard est juif par son père, « *demi-juif* », comme il se définit, il connaît Marcel Aymé et Jean Paulhan, mais a fini par s'attacher à Céline, muré à Meudon dans sa solitude et son antisémitisme, qui ignore son identité...

Ce 6 décembre 1954, c'est jour de Goncourt: le prix est prestement remis à Simone de Beauvoir pour « *Les mandarins* ». Un auteur Gallimard, la maison est en ébullition, donc Gérard sait qu'il peut fuir trajet buissonnier: il fuit tout pour différer sa visite à Céline, au cours d'un jour d'errance initiatique et de transe existentielle à travers le Paris de l'époque. Avec entre autres pour étapes le club de jazz de Saint-Germain où son copain Pierrot fantasme le Mississippi « *comme un serpent boueux chargé de toute la terre, de toutes les villes, de toutes les femmes de*

l'Amérique »; les Halles de Paris, ventre énorme de la capitale croupissant dans le « *nectar des restes* »; une visite compulsive, mais intensément décrite, aux « *putes* » de la rue Saint-Denis. Il ne parvient chez Céline qu'au bout de 150 pages!

Une journée, une capitale, un passage chez les prostituées qui déclenchent réminiscences et interrogations métaphysiques: ce n'est évidemment pas, loin s'en faut, « *Ulysse* » de Joyce! Mais il y a bien ici une micro-odyssée d'un héros « *tournant en rond en rond à l'intérieur de [s]a ville et de [s]on propre, passé* » pour remonter les méandres glauques de sa mémoire, des premières filles convoitées jusqu'à ses années d'enfant juif caché pendant la guerre. Par des références explicites à Conrad plutôt qu'à Joyce, le héros accomplit ainsi un voyage « *Au coeur des ténèbres* », Céline figurant le terme du périple, le monstre final, tel le mythique personnage chez le romancier anglais. Et la rencontre de ce « *double* » est tout aussi énigmatique que chez Conrad, l'auteur excellent à rendre les visages noyés dans la pénombre.

Cette surimposition des « *ténèbres* » conradiennes sur Paris et du Congo sur la Seine est peut-être l'effet le plus intéressant de ce bref roman, écrit dans un style à formules, souvent remarquable, parfois un brin sentencieux. Car elle donne à la crise du héros la forme d'une quête et lui permet de dépasser les doutes qui l'assaillent: est-il vraiment juif? Sera-t-il écrivain? Comment répondre aux desiderata du père, réel ou « *putatif* »? Aujourd'hui libraire, le romancier Mikaël Hirsch est né en 1973 dans le bain littéraire: son grand-père Louis-Daniel Hirsch

fut membre du comité de lecture de la NRF dès 1921 et effectivement directeur commercial de Gallimard. Quant au directeur des éditions qui publie Hirsch aujourd'hui, Emile Brami, c'est lui aussi un écrivain éditeur, juif et grand connaisseur de Céline! Sans jamais chercher à pasticher l'auteur de « *Voyage au bout de la nuit* », Hirsch s'imprègne de sa vision noire de la banlieue comme « *paillason* » lépreux, et donne au passage des descriptions profondément justes de Paris: « *Je connais maintenant chaque nuance du camaïeu de gris. On dit que chez les Inuits il existe une centaine de mots pour décrire la neige. Les Parisiens en ont presque autant au sujet du gris, fausse couleur, sans noblesse, symbole du temps et de l'usure, de la seconde main et des petits métiers.* » Après le gris souris, le gris Paris! D'un double l'autre: le « *réprouvé* », est-ce au bout du compte Céline lui-même, tenu en lisière de son époque et de sa ville pour ses haines inguérissables? Ou bien plutôt Gérard, le héros perdu entre deux identités, « *toujours trop [juif] pour ceux qui le ne sont pas du tout et jamais assez pour ceux qui le sont tout à fait* »?

- 185 p., 14 Euros.

Fontaine David

Souvenirs d'enfance

En 1954, avant la remise du prix Goncourt à Simone de Beauvoir, un coursier de la maison d'édition Gallimard porte un pli à Louis-Ferdinand Céline... Mikael Hirsch signe ici un livre délicat qui nous plonge au temps de la guerre. Parmi les héros de ce roman : Céline, Sartre, Beauvoir...

➔ Mikael Hirsch, *Le Réprouvé* L'Éditeur, 186 p., 14 €.



LIVRES

TENDANCE

par Jérôme Garcin



Hélène Bamberger/Opale

Pas de surprise, cet automne. Pas de Jonathan Littell pour bouleverser le bon ordonnancement de la rentrée littéraire. Pas de « Déferlantes » insoupçonnées. Pas d'élégant hérisson sorti de nulle part pour coiffer les plus gros lièvres au poteau d'arrivée. Cette année, le succès va au succès comme papa est dans maman. Les romans qui continuent de cartonner en ce début novembre sont exactement ceux dont tous les journaux avaient, dès le mois de juin, prédit le triomphe : ils sont signés Michel Houellebecq, Amélie Nothomb, Laurent Gaudé, Philippe Claudel, Jean Echenoz, Virginie Despentes, Marc Dugain et Olivier Adam. On aurait bien aimé, parmi tant d'exemples, que le brillant « Réprouvé », de **Mikaël Hirsch** (L'Éditeur), ou le livre-objet fou de **Fabienne Yvert**, « Téléscopages » (Attila), contrarient un peu ces pronostics gagnants, mais non, l'imprévu n'a plus sa place, l'époque est frileuse et les favoris l'emportent. Mon seul étonnement heureux (et même reconnaissant), je le dois au jury du prix Médicis, qui a eu le bon goût de faire figurer sur son ultime sélection un livre venu d'ailleurs, que rien ne destinait à ce fugace instant de gloire. Il est en effet signé d'un inconnu et a été publié, en janvier dernier (voir « l'Obs » du 4 février 2010), chez un petit éditeur de Poitou-Charentes : « En remontant les ruisseaux », de **Jean Rodier** (L'Escampette, 14 euros), est le très beau récit d'un marcheur doublé d'un pêcheur qui suit, sans se presser, les cours d'eau du Haut-Gévaudan. Il en rapporte des truites, des chevesnes, des cèpes, des aïelles, une discipline (« Pêcher pour se soustraire au discursif »), un impeccable relevé topographique de l'Aubrac, des images de combes « charbonnées d'aulnes », et une prose sourcilleuse qui rappelle celle de Julien Gracq dans les « Carnets du grand chemin ». Que, porté par je ne sais quel courant montant, le livre de Jean Rodier ait été distingué – peu importe le résultat final – suffit à mon bonheur du moment. J. G.

d'une guerre.» Dans *Indignation*, on est en pleine guerre de Corée, en 1951. Le narrateur, le jeune Marcus Messner, fils d'un boucher casher de Newark, dont la devise est « Ce qui doit être fait, on le fait », fait ses études à Robert Treat, une petite université de Newark. Une scolarité qui s'annonce tranquille. Mais les relations de Marcus avec son père deviennent intolérables. Celui-ci le surveille sans cesse, craint pour sa vie à tout moment – une attitude qui paraît stupide et se révélera prémonitrice.

consulte la liste des universités américaines. « Bien sûr, je l'ai prise dans un livre de Sherwood Anderson, précise Roth. Mais cette université de fiction est emblématique de toutes les universités de l'époque, de leur conservatisme, de leur pesanteur. » Le campus possède douze fraternités, mais deux seulement acceptent les juifs. Marcus, dont les parents ne sont pas fortunés, travaille le week-end à la cafétéria et essaie de ne pas entendre qu'on le hèle en l'appelant « youpin ». En outre, tous les étudiants doivent se

Marcus ne supporte rien de tout cela. Et ses rapports avec ses camarades de chambre sont exécrables. Il change deux fois de chambre, et se retrouve seul, enfin, mais dans une petite pièce dont personne ne veut. Son sentiment constant est résumé par le titre du livre, « *indignation* ». Mais bien des romans de Roth auraient pu avoir ce titre. « *Certainement. A commencer par Portnoy. Mais aussi Le Théâtre de Sabbath, J'ai épousé un communiste, La Tache, et sans doute d'autres encore.* » Cette perpétuelle indigna-

tion, mais c'est dans les années 1960, après les révoltes de 1968, que toutes ces universités, réactionnaires et censément apolitiques, ont reconnu des droits aux étudiants, et une certaine liberté sexuelle. A la place de Messner, devant le geste d'une fille me taillant soudainement une pipe, j'aurais été étonné. Et peut-être choqué, comme lui. » On ne peut se retenir de rire... « Il est vrai que j'ai assez vite appris... », concède Roth dans un immense éclat de rire. ■

te de remémoration, mais que la remémoration serait exclusivement de ce dont elle est faite. »

Pour ne pas détruire le plaisir de la lecture, il vaut mieux s'en tenir à deux sujets, qui déterminent le destin, certainement tragique, de Marcus. Ses premiers amours et sa méditation sur l'indignation, dans laquelle Bertrand Russell est appelé à la rescousse. « En ces années-là, Bertrand Russell était pour beaucoup d'entre nous un héros, se souvient Roth. Un modèle d'indépendance d'esprit. Et on peut comprendre

ion, mais c'est dans les années 1960, après les révoltes de 1968, que toutes ces universités, réactionnaires et censément apolitiques, ont reconnu des droits aux étudiants, et une certaine liberté sexuelle. A la place de Messner, devant le geste d'une fille me taillant soudainement une pipe, j'aurais été étonné. Et peut-être choqué, comme lui. » On ne peut se retenir de rire... « Il est vrai que j'ai assez vite appris... », concède Roth dans un immense éclat de rire. ■

Josyane Savigneau

La littérature dans la tourmente de l'Occupation

Chacun à sa façon, Dan Franck et Mikael Hirsch font revivre les temps troublés des écrivains collaborateurs ou résistants

Mais à quoi donc peut tenir un succès de librairie? *L'Etre et le Néant* est paru pour la première fois en France en juin 1943. Jean Paulhan avait usé de son influence auprès de Gaston Gallimard. Le pavé philosophique de Jean-Paul Sartre ne serait pas, à coup sûr, un succès commercial, mais il fallait le publier. Pour le fond, pour le prestige!

De fait, la première semaine, il ne s'en vendit que trois exemplaires, puis cinq, puis deux, quand soudain les ventes décollèrent: 600 en un seul jour, puis 700, 1000, 2000 exemplaires. Certes, sous l'Occupation, les Parisiens avaient le temps de lire, mais de là à devenir existentialistes... La maison Gallimard fit une enquête. Les femmes achetaient plus volontiers ce titre que les hommes. Qui plus est, elles l'achetaient souvent en double. Les femmes? Pas exactement, plutôt les ménagères qui s'en servaient pour équilibrer leur balance, car *L'Etre et le Néant* pesait tout juste un kilo. Un volume remplaçait utilement les poids en cuivre, qui avaient été fondus.

Cette histoire figure dans *Minuit*, un pavé qui ne pese, lui, que 700 grammes. Dan Franck y raconte la vie des artistes français et étrangers (écrivains, cinéastes, peintres, etc.) résistants ou collabo-

Vercors, Sartre et Beauvoir, Céline, Picasso, Cocteau, Aragon, Drieu la Rochelle, Guitry, Colette, Alma Mahler, Arletty... Son roman fourmille d'anecdotes sur ces grandes figures de l'histoire intellectuelle et artistique. Le cocasse y côtoie le tragique, la petite histoire y rejoint souvent la grande.

Dan Franck s'efface totalement derrière son sujet. Il est fasciné par ces personnages qui lui sont pour la plupart familiers, puisqu'il avait déjà suivi leurs parcours depuis le début des années 1930 dans *Liber-tad* (Grasset, 2004). En chroni-

Minuit

de Dan Franck

Grasset, 504 p., 23 €.

Le Réprouvé

de Mikael Hirsch

L'Editeur, 186 p., 14 €.

queur attentif, il passe son temps à ouvrir des guillemets pour retracer leurs itinéraires. Au lecteur de se faire un avis sur les agissements ou les errements des uns et des autres.

Le combat qui oppose Jean Paulhan et Pierre Drieu la Rochelle pour la direction de *La Nouvelle Revue française* (NRF) est à cet égard édifiant. La revue est alors à son zénith et constitue un enjeu de pouvoir

pour les forces d'occupation. Elle est l'incarnation du pouvoir intellectuel en France. La présence de Drieu à sa tête permet la réouverture des éditions Gallimard. Il est le garant d'une politique éditoriale favorable à l'idéologie nationale-socialiste. Mais, de son côté, Paulhan s'active et surveille tout. Il n'écrit jamais sous son nom dans la NRF « occupée », mais use du pseudonyme de Jean Guérin. Il incite certains auteurs à écrire (Jouhandeau, Blanchot), en dissuade d'autres (Malraux, Queneau), en vrai stratège des lettres.

« Microcosme olympien »

Au cœur de cette tourmente éditoriale, il y eut aussi des anonymes, comme l'homme dont Mikael Hirsch a fait l'un des personnages centraux de son roman, *Le Réprouvé*. Louis-Daniel Hirsch, le directeur commercial des éditions Gallimard, avait été écarté de ses fonctions en raison de ses origines juives. Mikael Hirsch, son petit-fils, le met en scène sous le nom de Daniel Cohen.

Nous sommes en 1954, avant la remise du prix Goncourt, dont la lauréate sera Simone de Beauvoir pour *Les Mandarins*. Le narrateur du *Réprouvé* est Gérard Cohen, fils de Daniel, coursier chez Gallimard. « *Hermès d'un microcosme olympien* », il roule à moto, pour porter

un pli à Louis-Ferdinand Céline, l'Ermitte de Meudon, son « premier anti-semite véritable ».

Sur le thème de la visite au grand écrivain et de la fascination-répulsion que peuvent susciter Céline et son œuvre, Mikael Hirsch signe un

roman plein de grâce. Des flash-back nous replongent au temps de la guerre, lorsque, enfant, le narrateur est caché dans le Lot. Céline, mais aussi Sartre, Beauvoir, Paulhan, Léautaud, Breton sont les héros de ce roman. Un narrateur

candide, pour qui « écrivain semblait un métier aussi banal et ennuyeux que forgeron ou facteur », car, à ses yeux, « la littérature, c'était le quotidien, l'ordinaire, presque une tâche ménagère ». ■

Alain Beauve-Méry



Retenez ce nom : Anne Berest est une surdouée.
Frédéric Beigbeder, *Le Figaro Magazine*

Seuil

Le cahier des Livres

— tel est son art. Dans *Fruits & légumes*, c'est la vie qui est coupable (la vie et ses bonnes prérogatives que sont la justice, le progrès, l'expansion économique) et ce sont les hommes de peine qui sont innocents — en l'occurrence, de petits bourgeois de « primeurs » échappés de l'Espagne franquiste, installés en Bretagne, et qui, malgré leur bonne volonté et leur sens du labeur, ne prendront pas le train de la modernité, celui de la grande distribution contre le petit commerce, et seront broyés par elle —, et cela malgré le fait d'avoir rencontré un instant Gilles-Édouard Leclerc, « une sorte de prophète illuminé », avec qui on aurait pu s'associer. Le mal, en plus du hasard calamiteux, ce ne sont jamais les méchants dans la vraie vie, c'est la marche du monde, les valeurs qui le fondent et le légitiment, les lois qui empêchent les individus de s'en détourner et qui punissent ceux qui, parmi eux, restent accrochés à l'ancien. Le mal, dans la vraie vie, c'est le bien — incarné ici par l'huissier Robert Quintin, au visage de bruté et dont « les petits yeux mesquins et noirs donnaient l'informe sentiment de la mort prochaine ». Encore plus que dans *Camille* (prix Décembre 2000), premier roman de l'auteur qui fut pour un certain nombre d'entre nous la révélation littéraire de ce début de siècle, la mort, envieuse ou envieuse, accidentelle ou volontaire, structure *Fruits & légumes*, non seulement par les morts factuelles, toujours violentes, qui jalonnent le récit et arrivent en rafale (on ne compte plus dans ce court roman ni les accidents domestiques, ni les ruptures d'anévrisme, ni les mauvaises chutes, et encore moins les chiens écrasés, les pigeons à qui l'on tord le cou, ou les tauraux mis à mort), mais par le mouvement mortifère qui touche situations, personnages et objets — des amours décevantes aux cageots que l'on crame, de l'incendie des étalages à l'épilepsie du fils, des filles qui semblent moches à force d'être idiotes à la machine à découper le jambon qui ne vaut rien pour les mains tremblantes. Le bon sang, qu'il soit du commerce ou des sentiments, vire toujours en eau de boudin. Quant à la scène originelle, le grand-père qui, un jour, laissa sa clarinette pour une charrette à bras, elle marque, presque de manière zolienne, le triomphe héréditaire qui est toujours une défaite existentielle — en l'occurrence, l'impossibilité pour le narrateur de faire autre chose que ce que ses parents faisaient, et surtout pas de la peinture (sauf en bâtiment, bien entendu). Dans *Fruits & légumes*, tout est dégénérescence, pourrissement, effondrement — des fruits et des êtres qui deviennent légumes. On pense à Céline, la compassion en plus. Ou à Reiser, la satire en moins. Car les personnages de Palou sont nobles, dignes, sortis tout droit d'un tableau de Millet, et qui se retrouveraient dans un roman de Zola. Terre sans angélus. Mort sans crédit. Vie ratée, même pas « minuscule ». Mais tout cela sans règlement de compte, jamais. Si l'écriture est le lieu du partage, disait encore Michon, alors *Fruits &*

légumes sera le roman du partage, sinon de l'amour filial, amour compassionnel, forcément pudique, qui rend leur dignité aux perdants, aux guignons, à tous les Job de la terre. Et elle est extraordinaire cette écriture, « flaubérienne » si l'on veut, à la fois dense et concentrée, objectale et ludique, sèche et multicolore, qui présente tout ce qu'elle dit sans jamais aller voir derrière le rideau et qui au contraire envoie : « au diable, le curetage des âmes ! » De la littérature, nous attendons qu'elle suspende le jugement et fasse trembler le sens. Qu'elle révèle et énonce. Qu'elle crée un manque, donc un désir. Qu'elle s'adresse à nous, comme dans la Bible. La fin du roman, c'est comme une lettre qui nous était adressée. Et c'est à ce moment que l'on comprend que l'auteur aurait pu finir comme son personnage. Paradoxe de la littérature qui pose la réalité littérale mais suppose une réalité alternative. Le narrateur rêvait d'être peintre. Il aura été écrivain. *Fruits & légumes*, c'est, aurait-on envie de dire, le livre qu'il aurait pu écrire le narrateur. Et c'est la vie que l'auteur aurait pu vivre s'il n'avait pas écrit. C'est le roman, enfin, qu'il nous donne aujourd'hui. Un chef-d'œuvre, au fait.

P. Cormary

FRUITS & LÉGUMES, Anthony Palou, Éditions Albin Michel, 160 p., 14 €

THÉSÉE À CÉLINEGRAD

Céline personnage de roman. Le risque n'était pas mince, pour un auteur né en 1973, de donner vie et verbe au damné du 25^{ter} chemin des Gardes, souvent plagié, jamais égalé — raison pour laquelle il s'en tient sobrement au pastiche de sa conversation. Cette appréhension, du reste, est un des sujets du *Réprouvé* : différée, aux dernières pages de ce livre (« la ligne droite me terrorise »), la rencontre avec l'auteur du *Voyage* est elle-même un long périple à moto vers « les profondeurs de la brousse enténébrée », mise en abyme qui s'achève à Meudon, à la nuit tombée. « Je n'y vois rien et me laisse guider par la route », admet Gérard Cohen, factotum chargé par Gallimard de porter en main propre son courrier au « *Mingus de la littérature* », pour s'assurer qu'il l'ouvrira. Hypothèse absurde,



qui confine au bizutage, car Cohen a quelques motifs de se croire juif, et quelque espoir d'être écrivain. Sorti de la rue Sébastien-Bottin à 10 heures, il faudra la journée entière et plus de cent pages au Chaperon rouge, au travers d'un dédale urbain et mental peuplé de jazzmen et de prostituées, pour entendre la « bête engagée » l'accueillir avec ces mots : « Vous avez fait tout ce chemin là, sous la pluie, uniquement pour m'apporter ces toutous papiers ! » Cohen n'a pas été arrêté, sous l'Occupation, parce qu'il avait monté l'escalier d'un claque, son échelle de Jacob à lui. Et c'est entre de mêmes cuisses, dix ans plus tard, qu'il retarde rituellement le moment d'affronter l'obscur révélation célinienne. Car l'homme, pas plus que ses livres, ne vous laisse intact. Mais le petit « bâtard sinisé » sortira vivant de la tanière du Minotaure bouffeur de juifs, dévidant son fil d'Ariane avec « la sensation de défaire l'ouvrage patiemment croché ». Sans compter, tout d'abord, les plumes qu'il vient d'y laisser : sa naïve illusion d'être au monde. « J'ai beau faire des efforts, mentir, me cacher. Tout n'est que travestissement. Je suis comme amputé des hommes. » Ainsi, le mal du Dr Destouches était contagieux. Le réprouvé, c'est aussi bien Cohen, avec la « certitude viscérale de [sa] propre étrangeté », sa honte de n'avoir été qu'à demi juif, à demi résistant, à demi homme : « Je suis un animal dont on caresse l'encolure, rien qu'un élément du décor. » Variation sur un thème existentialiste. Ce 6 décembre 1954, le prix Goncourt vient justement d'être attribué à Simone de Beauvoir pour « *Les Mandarines* », comme dirait son copain qui ne prend rien au sérieux... Mikael Hirsch, « employé fictif et allocataire de divers subsides » nous apprend son éditeur, est le petit-fils du directeur commercial du « gros malou gallimardoux ». Sa réussite consiste à montrer un « emmuré vivant », animal « pétri de trouille » dans sa Guyane de banlieue, « vieille ordure » cernée par l'invasion du jazz, de Sagan et de Robert Lamoureux, plus sûrement condamné par la mode que par la justice. Relégué tout au bout de ce récit, Céline en est le point de fuite, dans son antre où l'on n'arrive jamais. L'homme est allé trop loin, si loin « au cœur de l'océan glacial » qu'il est illusoire de penser l'atteindre, dans tous les sens du terme. Thésée alors devient Orphée au cœur de l'Hadès : venu reprendre ce qui reste d'art en Céline, il n'a trouvé que « la tambouille ignoble des mots ». Hirsch s'y risque pourtant. Pour restituer à petites touches une époque qu'il n'a pas connue, ses caveaux, ses vespas, ses bas-nylon, ses pavillons Baltard, sa mort de Colette, il ajuste de courtes phrases taillées en pavés, jointoyées d'imparfait mythologique. Les années 1950, cet Èrèbe d'après-guerre, marinent dans leur jus : « la chambre sentait la chicorée Leroux et le vèver ». Ne sont de trop qu'une poignée de notes qui feignent de transfor-

mer en document ce roman initiatique, judicieusement placé sous les auspices de Conrad. Labyrinthe à l'issue duquel Cohen peut enfin envisager de « rendre les armes anciennes » et « signer l'armistice intime ». Nulle preuve n'est exigible pour vivre, encore moins pour écrire. Le réprouvé lui aura au moins appris cela.

O. Philpponnat

LE RÉPROUVE, Mikael Hirsch, L'Éditeur, 190 p., 14 €

RÉSONNANCES

Claire Fercaik et Billy Corgan, leader du groupe The Smashing Pumpkins, tissent deux récits qui se répondent en un texte flamboyant autour de l'improbable rencontre entre Écho et Médée.

RENCONTRE AVEC CLAIRE FERCAIK

Votre co-auteur, Billy Corgan (leader du groupe américain The Smashing Pumpkins), est une rock star. Comment est né ce projet d'un livre à quatre mains ?

En 2008, les Éditions Le mot et le reste m'ont proposé d'écrire un livre sur mon rapport à la musique. J'ai tout de suite pensé aux Smashing Pumpkins. Leur univers correspond à mon imaginaire, il y a quelque chose d'infiniment, de l'ordre de l'intuition, qui m'a poussé vers leur musique. J'ai eu la même impression en lisant le livre de poésie écrit par Billy en 2004. Ce que j'aime particulièrement dans son travail, ce sont les secrets tapis dans ses textes, les pistes et portes entrouvertes, symboles à décoder. Ce qui me frappait et que j'appréciais dans ce groupe, dès l'adolescence, c'est le fait que Billy Corgan me semblait être physiquement engagé dans son travail. Billy a accepté d'écrire l'introduction et la piste cachée de ce livre, *Tarantula Box Set*. Nous sommes restés en contact, puis devenus amis. Billy n'avait plus écrit de livre depuis son livre de poésie mais en avait très envie. Quelques mois plus tard, il m'a demandé si je serais d'accord pour qu'on écrive ensemble.

N'est-il pas compliqué d'écrire à deux ? Comment avez-vous procédé ?

Si, c'est compliqué, d'autant plus quand votre co-auteur vit de l'autre côté de l'Atlantique, passe des heures dans son studio d'enregistrement et part

romans

ZIZI LE KIF

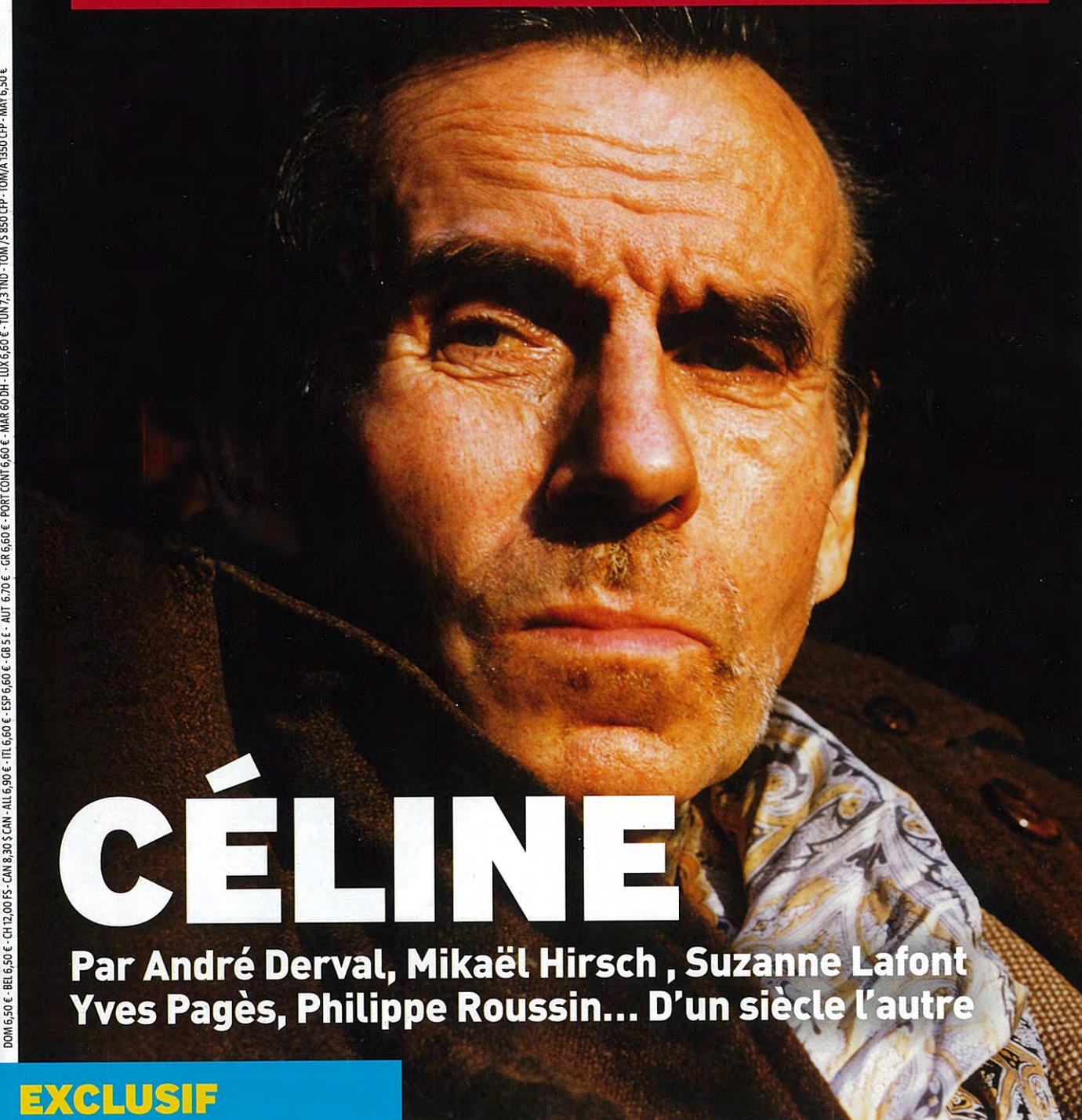
Étonnant comme certains ouvrages autobiographiques parlent au vécu du plus grand nombre. C'est le cas de ce *Zizi le kif*, dernier livre en

date du talentueux David At ce sujet si rarement à la sexualité de vers sa propre ex ni exhibitionnisme ramène tous à nous. Et c'est, il faut le plus grand d retrouvons à sa

DANS LES COULISSES DE L'AVENTURE GALLIMARD

Le Magazine Littéraire

www.magazine-litteraire.com - Février 2011



CÉLINE

Par André Derval, Mikaël Hirsch, Suzanne Lafont
Yves Pagès, Philippe Roussin... D'un siècle l'autre

EXCLUSIF
UN CHAPITRE
INÉDIT DE
« FÉERIE POUR
UNE AUTRE FOIS »

M 02049 - 505 - F: 6,00 €



CAHIER CRITIQUE

Foucault, Chevillard, Burroughs, Coe...

ENTRETIEN AVEC GONÇALO M. TAVARES

Prix du meilleur livre étranger

DOM 6,50 € - BEL 6,50 € - CH 12,00 FS - CAN 8,30 \$ - CAN - ALL 6,90 € - ITL 6,60 € - ESP 6,60 € - GB 5 £ - AUT 6,70 € - GR 6,80 € - PORT CONT 6,60 € - MAR 60 DH - LUX 6,60 € - TUN 7,3 TND - TOM / S 850 CFP - TOM / A 1350 CFP - MAY 6,50 €

Tous céliniens ?

Si la figure publique de l'écrivain nourrit toujours de vifs débats, son style est consacré. Au-delà de sa postérité littéraire, c'est la langue française qu'il a transformée.

Par **Mikaël Hirsch**

A lors que la mort simplifie généralement le rapport à l'œuvre littéraire, bornant de manière définitive biographie et corpus, la disparition de Louis-Ferdinand Céline, dont nous célébrons cette année le cinquantième, semble complexifier l'étude de son travail. En effet, ce n'est plus un seul Céline auquel il faut désormais se confronter, mais au moins trois : l'œuvre de papier, panthéonisée par l'administration des lettres ; l'auteur, que l'on distingue à tort de l'homme, comme le Saint-Esprit du Père et, pour finir, l'image de l'ensemble qui, dans le cas célinien, l'emporte très largement sur le reste par sa déformation et son ampleur spectaculaire. Cas presque unique dans l'histoire littéraire française, tout le monde croit avoir un avis

Si l'art est nécessairement vecteur de civilisation et de modernité, comment recevoir l'œuvre d'un homme qui paraît l'ennemi du genre humain ?

sur Céline, surtout ceux qui ne l'ont pas lu, extrayant ainsi la littérature du champ strictement langagier pour l'exposer à l'histoire, au fait divers, à la polémique socié-

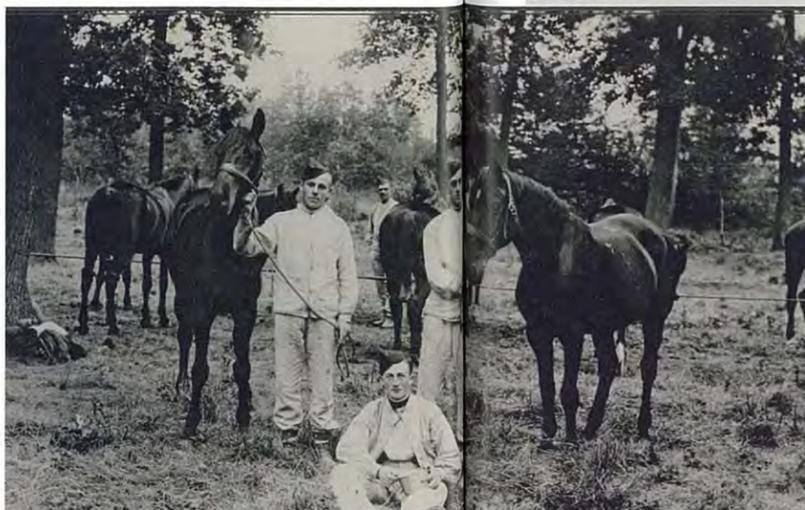
tale. Faisant souvent fi de la réalité textuelle, chacun trouve bon de se positionner. On est pour ou contre Céline, par principe, sans véritablement savoir pourquoi, par refus des pamphlets ou par amour du style, par éthique consensuelle ou par provocation.

Le tour de passe-passe révolutionnaire fit de l'esprit des Lumières un dogme associant littérature et progrès social, roman et humanisme, figeant ainsi la société française dans une sorte de réalisme présociétal où le travail de Céline paraît au mieux incompréhensible, au pis, irrecevable. Si l'art en général et la littérature en particulier sont nécessairement vecteurs de civilisation et de modernité, comment dès lors recevoir l'œuvre d'un homme qui paraît l'ennemi du genre humain ? Il y a pourtant quelque chose d'irréductible dans cette œuvre et dans cet homme, et cette opacité géniale dérange et obsède comme un objet massif et impénétrable. Comment expliquer autrement le triomphe commercial après l'oubli ? Les livres longtemps tenus

pour introuvables sont à présent sur toutes les tables, et c'est bien le temps du manichéisme absolu qui consacre au bout du compte le plus ambivalent des auteurs. Le politiquement correct anoblit de fait son pourfendeur radical. C'est à n'y rien comprendre. On ne peut toutefois envisager que l'œuvre minérale l'ait emporté sur l'érosion conjoncturelle. En effet, la polémique est vivace, la rancœur justifiée, et les pamphlets, dans leur abîme infernal, sont aussi célèbres que *Voyage au bout de la nuit*. Écrivain populaire contre le peuple, écrivain du peuple face à la populace : cette image démesurée et confuse, envahissante, contribue aussi bien à la postérité de l'écrivain qu'à sa relégation ; tant qu'il conviendra donc de la dépasser, afin de s'intéresser véritablement au texte et à sa portée, comme nous le rappelait Stéphane Zagdanski il y a dix-huit ans déjà. Depuis, le temps d'une majorité s'est écoulé, et peu de choses ont changé quant à la réception de Céline par la foule honnie – si ce n'est peut-être le succès grandissant, l'hommage tardif, auquel nous contribuons ici.

Lecteurs et non-lecteurs sont aujourd'hui amenés à choisir leur camp, à défendre des points de vue esthétiques ou moraux, même si la morale l'emportera toujours sur la vérité, condamnant ainsi aux yeux du plus grand nombre l'art pour l'art et ses thuriféraires. Si l'introduction de l'oralité en littérature française est naturellement attribuée à Rabelais, on tient à juste titre *Voyage au bout de la nuit* pour la consécration du genre, faisant de la langue elle-même le personnage principal du livre, au même titre que Bardamu, l'*alter ego* amoché. Au passage, et sans rien retirer à l'originalité de Céline, on notera toutefois ▶

▼ Parmi les cuirassiers de Rambouillet, en 1912 (à gauche).



COLL. FRANÇOIS GIBAUT



▲ Louis-Ferdinand à 2 ans : il est alors placé en nourrice.

COLL. DESTOUCHES-GIBAUT/FONDS L.-F. CELINE-ARCHIVES IMEC

Chronologie

1894-1899. Louis Destouches naît le 27 mai 1894 à Courbevoie, dans l'appartement attenant au magasin de mode de sa mère, Marguerite. Son père, Fernand, est correspondancier dans une compagnie d'assurances, Le Phénix (« Coccinelle-Incendie » dans *Mort à crédit*). Louis est baptisé le 28 mai, puis placé en nourrice. En 1897, les Destouches liquident le magasin et s'installent rue de Babylone à Paris, où Louis les rejoint.

En novembre 1898, ils déménagent rue Ganneron, puis, en juillet 1899, passage de Choiseul (« passage des Bérésinas » dans *Mort à crédit*), où Marguerite reprend une boutique d'« objets de curiosité ». **1900-1911.** Le 1^{er} octobre 1900, Louis entre au cours élémentaire de l'école communale du square Louvois. En février 1905, il est envoyé dans une école catholique. En mai il fait sa première communion, puis réintègre l'école publique en 1906, avant d'obtenir le certificat d'études primaires en 1907. Il est alors mis en pension pour un an à Diepholz, près de Hanovre, puis à Karlsruhe pendant quatre mois. De février à novembre 1909, il est pensionnaire dans deux collèges anglais. En 1910, de retour à Paris, il entre en apprentissage chez un marchand de tissus, puis successivement chez trois joailliers.

1912-1914. Le 28 septembre 1912, il s'engage pour trois ans au 12^e régiment de cuirassiers à Rambouillet. Le 5 août 1913, il est nommé brigadier. Le 5 mai 1914, il devient sous-officier, maréchal des logis, et participe à la revue du 14 Juillet à Longchamp. Au moment de la déclaration de guerre, son régiment est en Lorraine, puis en Flandre. Lors d'une mission de liaison, il est blessé au bras droit et opéré à Hazebrouck. Il est cité à l'ordre du régiment, puis de la division, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre. Son fait d'armes figure dans *L'illustré national*. **1915-1917.** Après une seconde intervention en janvier 1915, il est affecté au service des passeports au consulat général de France à Londres. Il est réformé en décembre. Fréquentation des music-halls et du milieu des proxénètes français de

Londres. Le 19 janvier 1916, il se marie avec Suzanne Nebout. Le mariage n'est pas enregistré au consulat. En mars, il est engagé comme « surveillant de plantation » au Cameroun : après un mois et demi de traversée entre Liverpool et Douala, il gère une plantation à Bikobimbo. Souffrant de dysenterie, il est hospitalisé en mars 1917 et rapatrié en France. **1917-1924.** Il écrit, pendant le voyage, son premier texte connu, « Des vagues ». À Paris, il rencontre Raoul Marquis, dit Henry de Graffigny, directeur de la revue *Eurêka* (le modèle de Courtial des Pereires dans *Mort à crédit*). En mars 1918, il s'engage dans une campagne contre la tuberculose, organisée par la Mission Rockefeller. À Rennes, il passe le baccalauréat en juillet 1919 et entreprend des études de médecine. Le 19 août, il épouse Édith Follet, ▶



COLL. DESTOUCHES-GIBAUT/FONDS L.-F. CELINE-ARCHIVES IMEC

▼ À Roscoff, en 1920 : il étudie la médecine à Rennes.



◀ Lors de son mariage avec Édith Follet, le 19 août 1919. Ils divorceront en 1926.

▷ À la fin des années 1930, avec Lucette Almanzor, qu'il épousera en 1943.

1924-1931. Collaborateur du professeur Ludwig Rajchmann (Yudenzweck dans *L'Église*, Yubelbalt dans *Bagatelles pour un massacre*), il accompagne, en 1925 et 1926, une série de missions médicales, aux États-Unis, en Afrique et en Europe. En juin 1926, le tribunal de Rennes prononce, à ses torts, le divorce avec Édith Follet.

▷ fille du futur directeur de l'école de médecine de Rennes. Il bénéficie du régime spécial des anciens combattants pour s'y inscrire. Le 15 juin 1920, sa fille, Colette, naît. Il réussit ses examens et présente des communications à l'Académie des sciences, sous la houlette d'Edmond Perrier. Le 1^{er} mai 1924, il soutient sa thèse sur « La vie et l'œuvre de Philippe Ignace Semmelweis ». De nouveau engagé par la Fondation Rockefeller et mis à la disposition de la commission d'hygiène de la Société des Nations, il s'installe à Genève, laissant femme et enfant à Rennes.

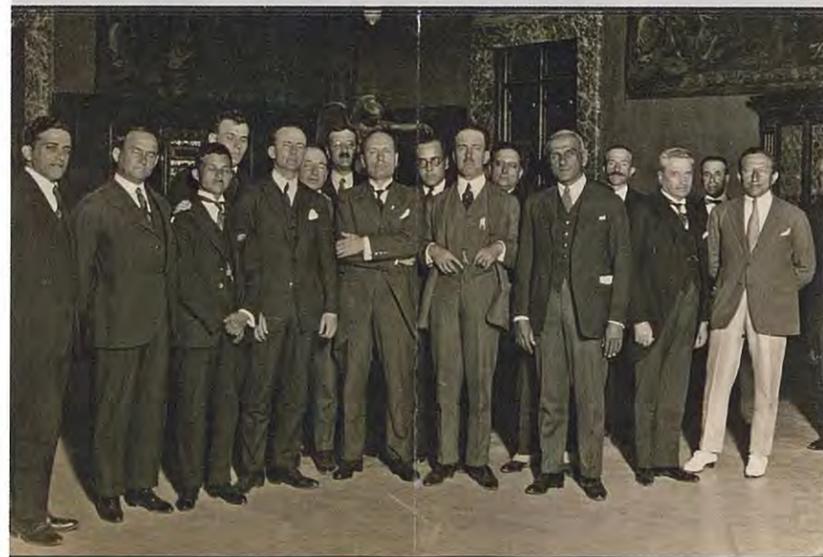
La même année, il rencontre Elizabeth Craig et commence à rédiger *L'Église* (refusée par *La NRF* l'année suivante). À partir de 1927, il exerce à Paris et écrit une seconde pièce, *Progrès*. En 1928 et 1929, il rencontre Marcel Lafaye, Henri Mahé et Joseph Garcin, qui l'inspirent pour *Voyage au bout de la nuit*, dont il entreprend la rédaction. Il fait publier, en mars 1930, un article intitulé « La Santé publique en France » dans *Monde*, l'hebdomadaire dirigé par Henri Barbusse. Il voyage en Europe centrale et en Suisse, dans le cadre de missions pour la SDN. **1932.** Son père meurt le 14 mars. Le manuscrit de *Voyage au bout de la nuit*



est déposé aux éditions de La Nouvelle Revue française, puis chez Denoël et Steele, chez qui il signera un contrat le 30 juin. De retour à Paris en septembre, il rencontre une jeune Autrichienne, N***. *Europe* et *Les Cahiers du Sud* publient des bonnes feuilles de *Voyage au bout de la nuit* peu de temps avant l'annonce par Denoël et Steele de la mise en vente du roman. Le 10 novembre, Céline donne sa première

interview à *Paris-Soir*. Le 30 novembre, l'Académie Goncourt laisse filtrer l'annonce officielle du prix décerné à *Voyage au bout de la nuit*. Le 7 décembre, Guy Mazeline obtient le Goncourt pour *Les Loups*. Céline reçoit quant à lui le Renaudot. En février 1933, il publie, dans *Le Mois*, « Pour tuer le chômage, tueront-ils les chômeurs ? ». **1933-1935.** Début 1933, il entre en correspondance avec Évelyne Pollet

◀ À Rome le 3 août 1925 avec Mussolini : Céline (le 4^e en partant de la gauche), employé par la SDN, accompagne une délégation de médecins.



▷ que le monumental roman ne tombe pas sur la terre littéraire comme un aéroliithe, mais s'inscrit bien dans un contexte, comme la destination d'une voie pavée par Eugène Dabit et tant d'autres. Si Céline est bien le génie de la langue et du rythme, c'est, contrairement à la légende du médecin autodidacte, parce qu'il a beaucoup lu et étudié ses pairs, ne fût-ce que pour s'en détacher par la suite. Le surgissement de cette langue – entreprise du poète, « ce linguiste à l'état sauvage » – en tant qu'élément déterminant du débat national n'est pas sans rappeler la publication de *Finnegans Wake* en Irlande, ou celle de *Huckleberry*

et rencontre Élisabeth Porquerol. Le 16 mars, *Candide* publie un article en guise de postface à *Voyage au bout de la nuit* : « Qu'on s'explique... » En mai, la publication de la traduction allemande de *Voyage au bout de la nuit* dans le *Berliner Tageblatt* est annulée. Début juin, Elizabeth Craig part définitivement pour les États-Unis. Durant l'été, Céline commence *Mort à crédit*. Mi-septembre, Denoël et Steele publient *L'Église*. Le 1^{er} octobre, il prononce son « Hommage à Zola ». En décembre, *Voyage au bout de la nuit* paraît en Allemagne dans une traduction tronquée. Parti aux États-Unis, Céline tente en vain de ramener Elizabeth Craig et propose son roman à des producteurs de cinéma. En février 1935, il rejoint N*** en Autriche. En mai, il rencontre la pianiste Lucienne Delforge et voyage avec elle. De retour en France, il travaille avec acharnement sur *Mort à crédit*. À la fin de l'année, il fait la connaissance de Lucette Almanzor, qu'il épousera en 1943. **1936-1938.** Céline embauche une nouvelle secrétaire, Marie Canavaglia, qui supervisera toute sa production ultérieure. Le 12 mai 1936, Denoël et Steele publient *Mort à crédit*. Durant l'été, Céline séjourne en URSS. En décembre, *L'Église* est représentée à Lyon.



△ La mère de l'écrivain, Marguerite (années 1940).

Mea culpa suivi de *La Vie et l'Œuvre de Semmelweis* paraissent. Les années suivantes, il publie les pamphlets *Bagatelles pour un massacre* (décembre 1937) et *L'École des cadavres* (novembre 1938). Il participe à des réunions d'officines antisémites et correspond avec leurs animateurs. **1939-1941.** Le 21 juin 1939, Céline et Denoël sont condamnés pour diffamation envers le docteur Rouquès, mis en cause dans *L'École des cadavres*, qui était retirée de la vente à la suite de l'entrée en vigueur du décret Marchandeu, condamnant la haine raciale. Céline polémique avec la presse. Nouvelle commercialisation de *L'École des cadavres*, dont six pages litigieuses ont été arrachées. Le 11 décembre, il s'engage comme médecin de bord sur un paquebot réquisitionné. Durant l'exode, il évacue en ambulance

une femme âgée et des nourrissons vers La Rochelle (premier chapitre de *Guignol's Band*). En fin d'année, il rédige *Les Beaux Draps* (publiés en février 1941). Sous l'Occupation, Céline donne onze interviews, et envoie des lettres aux journaux parisiens, publiées en partie. Il emménage à Montmartre, près de ses amis, Gen Paul, Robert Le Vigan, Marcel Aymé, Max Révol, Jean Perrot, Jean Bonvilliers. En 1941, il assiste à l'inauguration de l'Institut d'études des questions juives et à celle de l'exposition « Le Juif et la France » au palais Berlitz. *Bagatelles pour un massacre* est réédité en « texte intégral ». Le texte complet de *L'École des cadavres* est remis en vente. *Les Beaux Draps* sont interdits en zone non occupée. Dans *Au pilori*, il appelle à la constitution d'un

parti unique et d'une réunion des personnalités antijuives. Il assiste à un meeting de Jacques Doriot au Vel d'Hiv, puis se rend à Berlin. **1942-1944.** En septembre 1942, paraît une édition de *Mort à crédit* illustrée par Gen Paul et, en octobre, une réédition de *L'École des cadavres*, augmentée d'une préface et de photographies. En 1943, il travaille sur *Guignol's Band* et termine un scénario de dessin animé, *Scandale aux abysses*. *Bagatelles pour un massacre* est réédité en octobre, accompagné de photographies. Il préface *Bezons à travers les âges*, d'Albert Serouille, publié en janvier 1944. *Guignol's Band* est commercialisé en mars. **1944-1951.** Les Destouches partent en juin 1944 pour le Danemark, où Céline a mis de l'argent en sûreté. ▷

▽ Au Danemark, en 1947-1948.



Finn aux États-Unis ; mais l'antisémitisme et le spectre de la guerre privent encore aujourd'hui Céline du rôle accordé à James Joyce et à Mark Twain dans leurs pays respectifs, celui de forgeron de l'identité par le martèlement de la langue. C'est peut-être que le ferment linguistique doit réunir, non diviser. La France d'aujourd'hui, en refusant de regarder Céline en face, cherche son identité en se privant de la langue et se perd. Qu'est-ce que l'identité sans la langue ? Qu'est-ce que la langue sans la littérature ? Il n'y aurait d'identité que littéraire, lien consubstantiel du territoire, de la langue et du pouvoir, jusqu'à la

dissolution récente. Céline est certainement au cœur de cette problématique volontairement écartée, avec tout ce que cela comporte de paradoxe, d'inquiétude et de lucidité. Si l'influence de Céline sur la littérature de son temps apparaît assez clairement (on

Si Céline est bien le génie de la langue et du rythme, c'est, contrairement à la légende du médecin autodidacte, parce qu'il a beaucoup lu et étudié ses pairs.

pense au *Chibdent* de Raymond Queneau, et autres « célineries », comme il y eut dans les années 1950 des « borisvianeries » à la tonne, et comme il y a sans doute aujourd'hui des émules de Houellebecq), il est plus difficile de cerner la portée réelle de l'œuvre dans le champ littéraire contemporain. Jack Kerouac et Henry Miller proclamèrent leur admiration et revendiquèrent même une forme de filiation, mais qu'en est-il à présent des écrivains qui, bon an, mal an, subissent ou revendiquent l'héritage célinien ? Si quelques noms reviennent fréquemment, comme ceux d'Hédi Kaddour, d'Yves ▷

▷ Retenus à Baden-Baden et n'obtenant pas de visa, ils sont transférés à Kränzlin (Nord), puis à Sigmaringen, en Allemagne du Sud (*D'un château l'autre*).

Le 27 mars 1945, ils arrivent à Copenhague où ils apprennent le décès de la mère de Céline. Le 19 avril, un mandat d'arrêt pour trahison est lancé contre lui.

En décembre, Robert Denoël est assassiné. Céline et sa femme sont arrêtés. Celle-ci est vite relâchée. Après de nombreux séjours en hôpital, Céline est libéré sur parole le 24 juin 1947. *La Rue* publie en novembre sa première interview depuis la Libération. En mai 1948, le couple s'installe dans la propriété de leur avocat danois, à Klarskovgaard. Albert Paraz

publie une défense de l'écrivain, *Le Gala des vaches*, qui s'achève par une « Lettre à Jean-Baptiste Sartre, l'agité du bocal », signée de Céline. Charles de Jonquières édite le ballet *Foudres et flèches*.

Le 21 février 1950, Céline est condamné à un an de prison, à 50 000 francs d'amende, à l'indignité nationale et à la confiscation de la moitié de ses biens.

1951-1961. Céline est amnistié en avril 1951. En juillet, il rentre en France avec sa femme. Il signe un contrat d'exclusivité avec les éditions Gallimard et s'installe à Meudon. L'ensemble de son œuvre romanesque est réédité entre mars et mai 1952. *Féerie pour une autre fois* est publié en juin. En juin 1954, débent les

▽ En 1951, il porte plainte contre l'éditeur René Julliard, après la publication d'une traduction approximative du *Journal 1941-1943* d'Ernst Jünger, attribuant à Céline des propos tenus par un SS.



△ En 1955 dans son jardin à Meudon.

livraisons des « Entretiens avec le professeur Y » à *La NRF. Normance (Féerie pour une autre fois II)* est mis en vente. En mars 1956, Céline enregistre un disque où Arletty et Michel Simon lisent des passages de ses premiers romans. En juin 1957, il donne à *L'Express* une interview qui contribue, par le scandale qu'elle suscite, à lancer *D'un château l'autre*. Pris à partie par d'anciens collaborateurs, il publie dans *Rivarol* « Vive l'amnistie, Monsieur ! ». Un entretien télévisé avec Pierre Dumayet est donné le 17 juillet : « Louis-Ferdinand Céline vous parle », enregistré dans la série « Leur œuvre et leur voix ». Robert Poulet publie

des *Entretiens familiaux avec L.-F. Céline* chez Plon en janvier 1958. Plusieurs ballets et scénarios sont repris chez Gallimard sous le titre *Ballets sans musique, sans personne, sans rien* en juin 1959.

Le 19 juillet, une émission télévisée sur Céline est interdite d'antenne. En mai 1960, il correspond avec Claude Autant-Lara au sujet d'une adaptation cinématographique de *Voyage*. Gallimard annonce la publication de *Nord*. Entre 1957 et 1961, il accorde une trentaine d'interviews. Le 30 juin 1961, il achève une seconde rédaction de *Rigodon* et meurt le lendemain, d'une rupture d'anévrisme. □

(D'après une chronologie d'André Derval)

▷ Pagès ou de Michaël Ferrier, on est en droit de constater que la continuité supposée fait place à l'admiration revendiquée. Céline aurait des exégètes plutôt que des disciples, des lecteurs en lieu et place de véritable descendance.

Il appartient sans doute aux grands rois de mettre un terme à leur lignée. Si Cormac McCarthy et Toni Morrison sont de manière légitime considérés comme des auteurs faulknériens, aucun écrivain français ne peut ni ne souhaite se proclamer l'héritier de Céline. La couronne serait-elle trop lourde à porter ? C'est que le chef-d'œuvre pèse. On l'évite

plutôt, lorsqu'on est écrivain, comme un écueil fatal, comme l'iceberg autour duquel on tourne à des fins d'observation, mais dont on redoute le tranchant et le volume immergé. Il ne s'agit plus ici de problèmes politiques, des droits de l'homme, ou d'une incompatibilité absolue entre la France d'aujourd'hui et celle des années 1930, mais bien de littérature.

Un iceberg autour duquel on tourne, mais dont on redoute le tranchant et le volume immergé.

S'est-il seulement agi d'autre chose durant toutes ces décennies ? Autant que son anti-sémitisme, c'est son génie qui dérange, comme un obstacle à surmonter encore et encore. L'influence de Céline est donc à chercher ailleurs, non chez quelques auteurs qui se revendiqueraient de lui, mais bien dans la langue tout entière. Comme les journalistes écrivent parfois leurs articles sans savoir que la prose journalistique est aujourd'hui d'influence rimbaldienne, c'est la langue française dans son ensemble — dans son usage et dans sa forme — qui est à présent, et pour longtemps encore, célinienne. □



En bref

Premières sélections du prix Femina

Les dames du jury Femina ont rendu public la liste de leurs premières sélections en littérature française et étrangère pour les prix qu'elles remettront mardi 2 novembre

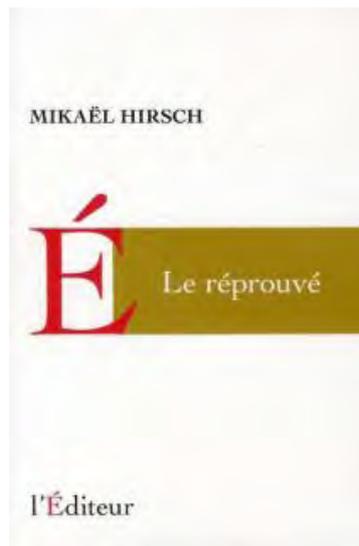
Romans français El-Mahdi Acherchour, *Moineau* (Editions Aden), Claude Arnaud, *Qu'as-tu fait de tes frères ?* (Grasset) Virginie Despentes, *Apocalypse Béhe* (Grasset), Philippe Forest, *Le Siècle des nuages* (Gallimard) Gisele Fournier, *Le Dernier Mot* (Mercure de France) Mikael Hirsch, *Le Réprouvé* (L'Éditeur), Michel Houellebecq, *La Carte et le Territoire* (Flammarion), Fabienne Jacob, *Corps* (Buchet Chastel), Maylis de Kerangal, *Naissance d'un pont* (Verticales), Patrick Lapeyre, *La vie est brève et le désir sans fin* (POL), Olivia Rosenthal, *Que font les rennes après Noël ?* (Verticales), Violaine Schwartz, *La Tête en arrière* (POL), Antoine Volodine, *Ecrivains* (Seuil)

Romans étrangers Alberto Barreira Tyszka, *La Maladie* (Gallimard), Bernardo Carvalho, *Ta mere* (Metailie), Shirley Hazzard, *La Baie de midi* (Gallimard), Michel Heyns, *Jours d'enfance* (Philippe Rey) Henrik B Nilsson, *Le Faux Ami* (Grasset), Audur Ava Olafsdottir, *Rosa candida* (Zulma), Edna O'Brien, *Crepuscule irlandais* (Sabine Wespieser), Sofi Oksanen, *Purge* (Stock) Kate O'Riordan, *Un autre amour* (Joelle Losfeld), Ilwang Sok-Yong, *Shim Chong, l'ille vendue* (Zulma) Amanda Sinyth, *Black Rock* (Phebus), Goncalo M Tavares, *Apprendre à pner à l'ère de la technique* (Viviane Hamy) Maria Velho da Costa, *Myra* (La Différence)

Date : 30/08/10

Chronique : Le réprouvé, Mikaël Hirsch

Rédigé par Nicolas Gary



Les bombes tombent, les balles sifflent, l'atmosphère moite et lourde pèsent sur les hommes. Dans cette jungle du Viêt Nam, le capitaine Willard remonte le fleuve avec pour mission de tuer le colonel Kurtz. L'homme, considéré comme dangereux et sanguinaire, emploie des méthodes que l'armée réprouve. Mais le petit capitaine découvre dans son dossier un homme qui lui semble à des années de la réputation qu'on lui attribue.

Oui, c'est bien de Apocalypse Now dont il s'agit, le film de Coppola, inspiré du roman de Conrad, Heart of Darkness.

Mais revenons aux années 50, à Paris. Dans cet après-guerre et plus particulièrement le quartier de Saint-Germain-des-Près. Gérard Cohen travaille pour Gaston Gallimard, patron de la

Évaluation du site

Ce site diffuse l'actualité littéraire, sous forme d'articles et de présentations de livres.

Cible
Spécialisée

Dynamisme* :25

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

maison d'édition éponyme. Il est employé comme coursier, chargé de porter aux auteurs qui, un pli, qui un règlement, et ainsi de suite. Sauf qu'aujourd'hui, lundi 6 décembre, est un jour de fête. Simone de Beauvoir s'est vu décerner le Goncourt, et la maison de Gaston est en liesse.

Une telle victoire couronne l'auteure, mais également sa maison. Mais pour Gérard, pas de folie du succès : ce jeune garçon doit rencontrer Louis Ferdinand-Céline, antisémite avéré, et particulièrement haineux. Délaissé par le public, le reclus de Meudon peste et rage : trop peu d'argent reçu, l'abandon de son éditeur, qui l'a débauché, mais finalement le délaisserait... Intenable.



Pour le coursier, cette visite, bien avant qu'elle ne devienne le pèlerinage d'écrivains qui rendront à Céline une certaine fierté, relève du calvaire. Son père - et sa famille - a été protégé par Gaston durant la guerre. Ils faisaient partie des pourchassés, des victimes du nazisme, les juifs. Gérard, s'interroge : pas assez juif pour être accepté par les vrais, trop déjà pour ne pas y être assimilé, la visite au romancier prend des allures de chemin de croix...

Vous apprendrez partout que Mickael Hirsch est le petit-fils de Louis-Daniel, qui fut l'un des fondateurs de la NRF. Vous apprendrez aussi que son grand-père travailla pour Gallimard, et qu'il était la cible des vindictes menées par Céline ou Drieu La Rochelle - publiés par cette même maison. C'est ainsi que Mickael raconte une histoire authentique, celle de la rencontre entre son père et Céline. Romancée, mais authentique.

Car loin de fouiller le passé de la maison, pour remuer des baïonnettes dans la plaie de cette période, c'est avant tout une croisée des chemins que son court roman raconte. La visite à l'écrivain, le roman d'apprentissage, des thèmes connus, qui prennent le même chemin que notre capitaine du livre de Conrad. Celui d'une quête initiatique. Et de la quête de réponses. Durant toute cette journée du lundi, son personnage hésite, parcourt la ville, repoussant le moment de la fatidique rencontre, tant redoutée. Ainsi, de même que Willard remonte son fleuve, de même Gérard arpente Paris, laissant flotter sa mémoire au gré des souvenirs de la guerre, de sa famille. Est-il juif à moitié, mais dans ce cas, qu'est donc l'autre moitié ? L'écriture est-elle sa vocation, son devenir ? N'ayant pas compté parmi les victimes du nazisme, il n'entre ni dans les rangs des martyrs, ni dans ceux des bourreaux.



Et comme le capitaine de Apocalypse Now, le voici emporté dans une introspection, à la recherche de sa place, entre doutes, héritage et vide. Un livre à la langue magique, qui serpente et chante, quand résonnent pourtant les échos d'un troublant mal-être. Au gré des rues, toute une existence se révèle, en mal de soi, en mal d'existence.

C'est abrupt, mais tendre, douloureux, sans oublier de sourire, mélancolique, parce que lucide, chargé d'une volonté d'être, de se trouver... Et d'assumer un héritage lourd de haine et d'hypocrisie. Ou quand l'Histoire écrase celui qui aspire tant à forger la sienne.

Littérature adultes



Littérature

Édition

Judéité

HIRSCH Mikaël Le réprouvé

Coursier chez Gallimard, Gérard Cohen apporte, chaque semaine, son courrier à Louis-Ferdinand Céline, reclus à Meudon. Mais le 7 décembre 1954 est une journée particulière: la « maison » est en ébullition puisque, le soir même, l'Académie Goncourt décerne son prix... Simone de Beauvoir, auteur maison, sera élue. Le jeune homme a donc quartier libre et, pour différer sa rencontre avec le vieil homme, il fait à moto, à travers Paris, une balade buissonnière dont les étapes (érotiques ou amicales) sont l'occasion d'une plongée dans son passé.

L'Éditeur, 2010

184 p.

ISBN : 978-2-36201-008-8

14 €



Avec, en toile de fond, la description du Paris des années cinquante, le roman rappelle la vie littéraire d'alors, peint avec esprit le milieu fermé de l'édition (que l'auteur connaît bien, par père interposé) et s'achève sur un audacieux portrait d'écrivain tout en contrastes, habilement annoncé dès les premières pages! C'est surtout le brillant récit, servi par une écriture nerveuse et élégante, d'une quête personnelle, riche en résonances culturelles: celle du héros-narrateur, « héritier », en passe d'émancipation d'une double tutelle paternelle.

C.Be. et M.Ba.

Ainsi va Naulleau

Après Michel Field, Laurent Ruquier, puis Pierre Lescure, Eric Naulleau prend les rênes de «Ça balance à Paris», un magazine diffusé en clair.

Au printemps dernier, c'est en remplacement de Xavier de Moulins sur *Paris dernière*, que la rumeur annonçait l'arrivée d'Eric Naulleau sur Paris Première... Finalement, il hérite de *Ça balance à Paris*, l'émission qui l'a fait débiter à la télévision. **Quel est votre meilleur souvenir de chroniqueur dans «Ça balance à Paris» ?**

Ma première intervention. J'avais le trac, forcément,

j'étais le nouveau. Sur le plateau, il y avait Mazarine Pingeot, Elisabeth Quin, Philippe Tesson... Je devais défendre un bouquin sur le rock. J'ai respiré un grand coup, je me suis lancé, et dès cette première fois, j'ai senti que cela fonctionnait : j'aimais la télé et la télé m'aimait.

Et le pire ?

Quand Elie Chouraqui, furieux qu'on ait détesté son film *Ô Jérusalem*, a eu pour réponse que Paris était un repaire d'antisémites. Alors qu'il y avait deux Juifs sur le plateau, plus Martin Monestier, qui avait participé à un kibboutz!

Un moment pénible. Chamboulez-vous l'émission ?

Non, mais il y a un nouveau décor et quelques innovations, dont un édito, que je signe, et une revue de presse des meilleures phrases de la semaine. On ne

m'a pas demandé d'être neutre mais d'être moi-même, alors je pense que je serai plus interventionniste que Pierre Lescure. *Ça balance à Paris* est un concept fort, qui résiste aux changements d'animateur.

Gardez-vous l'invité mystère ?

Bien sûr ! Et avec la production, nous étudions la possibilité que je ne sache pas qui c'est...

Les chroniqueurs changent-ils ?

Les piliers restent, comme Elisabeth Quin, Thierry Chèze ou Philippe Tesson. J'ai eu envie de

faire revenir Mazarine Pingeot, et deux ou trois autres transfuges de *Starmag* (l'émission qu'il présentait sur TPS Star jusqu'en juin dernier, ndlr) tels Patrick Fabre et Thomas Schlessler. Je voulais aussi Nicolas Rey, mais cela n'a pas pu se faire...

Selon la rumeur, les deux Eric de «On n'est pas couché» sur France 2 étaient donnés partants...

J'ai tout lu à ce propos, mais je n'ai jamais eu la moindre info en ce sens de la part de Laurent Ruquier, ni de Catherine Barma (la productrice de l'émission,

ndlr). Avec Eric Zemmour, nous nous sommes fondus en un être hybride bicéphale. J'ai grand plaisir à être, chaque semaine, en désaccord avec lui. Mais même s'il était parti, j'aurais pu rester. **N'êtes-vous pas jaloux qu'un livre lui soit consacré ?**

Non : il y a déjà eu un livre de caricatures sur nous, les dessins étaient très moyens et le texte, lamentable.

Que vous inspire cette rentrée littéraire ?

Sans surprise. Et je trouve sidérant le concert d'éloges sur Houellebecq. Lui-même n'y croit guère. Les critiques l'encensent de peur de passer pour des cons, et quand on les rencontre en privé, ils disent le contraire. C'est déroutant, cela veut dire que le compte-rendu d'un critique n'est pas fondé sur ses goûts mais sur le qu'en-dira-t-on. Le succès de *On n'est pas couché* tient à ce que les gens voient deux types qui disent ce qu'ils pensent, ça devient l'exception.

Quel livre conseillez-vous ?

Le réprouvé de Mikaël Hirsch. Un très beau roman, sur un thème inattendu.

PROPOS RECUEILLIS
PAR JULIEN ALLIOT



GERARD RANCIAN/PARIS PREMIERE

Eric Naulleau, prêt à montrer les crocs !

“ On m'a demandé d'être moi-même ”

PARIS PREMIERE SAMEDI 18.30
Ça balance à Paris
INFO-MAG

Paris 1954. C'était un temps raisonnable, succédant à la déraison totale qu'avait été la guerre. La voiture n'occupait pas tout l'espace, le travail non plus, la littérature régnait en maître sur les esprits et le bon goût, «Qu'on aime ou non Blanchot, voilà un critère», le cinéma et l'Amérique faisaient rêver les jeunes gens. Avec *Le Réprouvé*, Mikaël Hirsch signe un roman délicieux et improbable tant il emprunte à plusieurs genres, puisqu'il tient à la fois de la chronique, du portrait, du roman d'apprentissage, des mémoires familiaux revisités par l'imagination. L'auteur est en effet le petit-fils de Louis-Daniel Hirsch, cofondateur, aux côtés des Paulhan, Gide, Ruyters et autres Schlumberger, de la NRF, vivier d'où devait surgir la maison Gallimard que nous connaissons. En 1954, cette dernière, créée au début du siècle, est suffisamment ancienne pour être devenue un lieu de pouvoir, l'objet d'envie et de récriminations, celles proférées par un Céline antisémite, pétainiste, depuis peu rentré de son exil au Danemark, étant les plus fameuses (voir notamment la *Correspondance*, publiée en plusieurs volumes, chez Gallimard). Le jeune Gérard Cohen, après un séjour initiatique dans les sous-sols de la maison, à titre de magasinier, remonte à la surface pour en devenir le coursier, Hermès ailé sur sa moto. Au même moment, il s'agit pour lui d'apprendre à vivre au sortir de la guerre, ce qui ne va pas de soi quand, demi-juif, on a dû vivre caché en zone libre et vu sa logeuse raflée par les nazis pour apprendre plus tard qu'elle fut jetée vivante dans les crématoires à Ravensbrück. Quand sa mère fut un temps mise aux arrêts en raison de ses sympathies résistantes et son père, obligé de fuir Paris, la famille étant soutenue de loin en loin par les subsides d'un Gaston Gallimard temporisant avec l'occupant. Quand l'amour tarifé n'est pas toujours une consolation -- et pourtant si. Quand il y a le jazz, violent appel d'air. Et la banlieue, pour l'heure encore pavillonnaire, presque bucolique, sans barres de HLM du moins, où filer, comme pour une expédition, afin de remettre plis et enveloppes à quelques grands misanthropes à juste titre révéérés parce qu'authentiques écrivains: Léautaud-aux-mille-chats à Fontenayaux-Roses et, à Meudon, un certain docteur Destouches, auquel, prudemment, le jeune messenger tait son nom de famille, moyennant quoi, et après quelques visites, il est invité à s'asseoir. Cela s'appelle l'humanité, paradoxale, complexe. Et ce n'est pas le moindre mérite de ce riche petit roman que de montrer le lent travail de l'identité chez un jeune homme façonné par la littérature et les livres, désireux, comme son père, juif laïque venu d'Alsace, de secouer la peau morte d'atavismes hérités du judaïsme, tout en étant rattrapé par ceux de la judéité. Il fallait sans doute le regard d'un Céline maniant l'injure tous azimuts, vivant dans la crasse et l'indigence, soignant gratis les pauvres, invectivant l'époque, qui le lui rend bien -- le réprouvé, c'est lui -- pour que le jeune Gérard mesure la place qui sera la sienne dans le monde nouveau: non pas celle du grand écrivain qu'il rêvait d'être il y a quelque temps encore; plutôt celle qu'assigne à Bartleby un Melville tout aussi grand écrivain à travers la fameuse réplique en forme de programme et que reprend à son compte le jeune Gérard : «J'aimerais mieux pas.» Ce pas de côté par rapport aux certitudes du temps, cet exil intérieur, c'est proprement celui de la littérature. Le roman de Mikaël Hirsch se déroule sur fond de déjeuner chez Drouant, événement jugé de la plus haute importance à l'aune germanopratin. Cette année-là, le Goncourt va aux Mandarins, de Simone de Beauvoir. Re-exit Céline. C'est que le bon droit a changé de camp.

Marie-Andrée Lamontagne – Le Devoir, Montréal, le 09/10/10

LE RÉPROUVÉ
Mikaël Hirsch